

GRÉGOIRE LE ROY

—  
La

Chanson du Pauvre

LA CHANSON DU PAUVRE

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

— POÈMES —

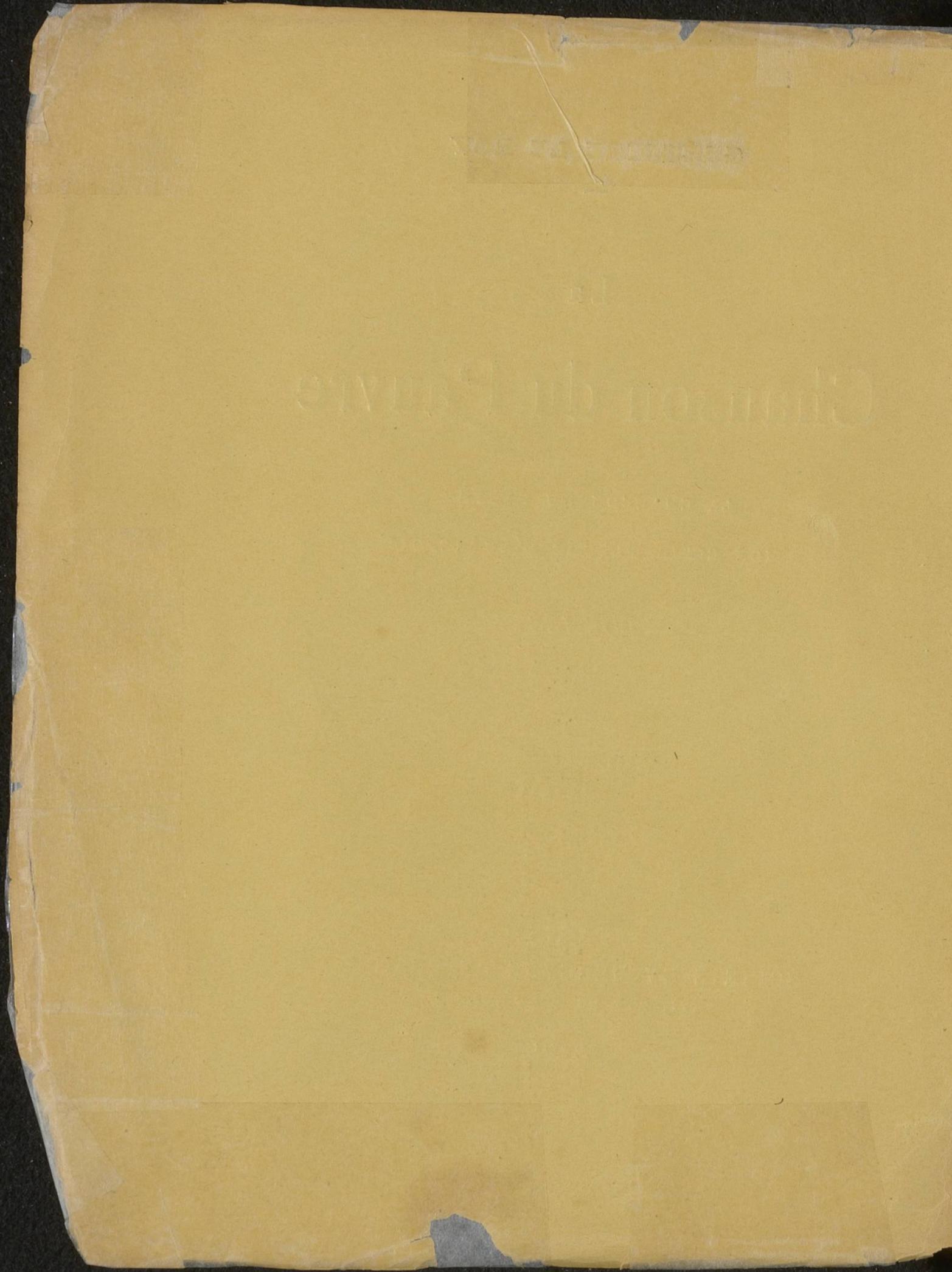


PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMVII



100 -

MLPO 20074



LA CHANSON DU PAUVRE

*DU MÊME AUTEUR :*

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS (1889)..... *épuisé.*

GRÉGOIRE LE ROY

—

La

# Chanson du Pauvre

LA CHANSON DU PAUVRE

MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

— POÈMES —



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

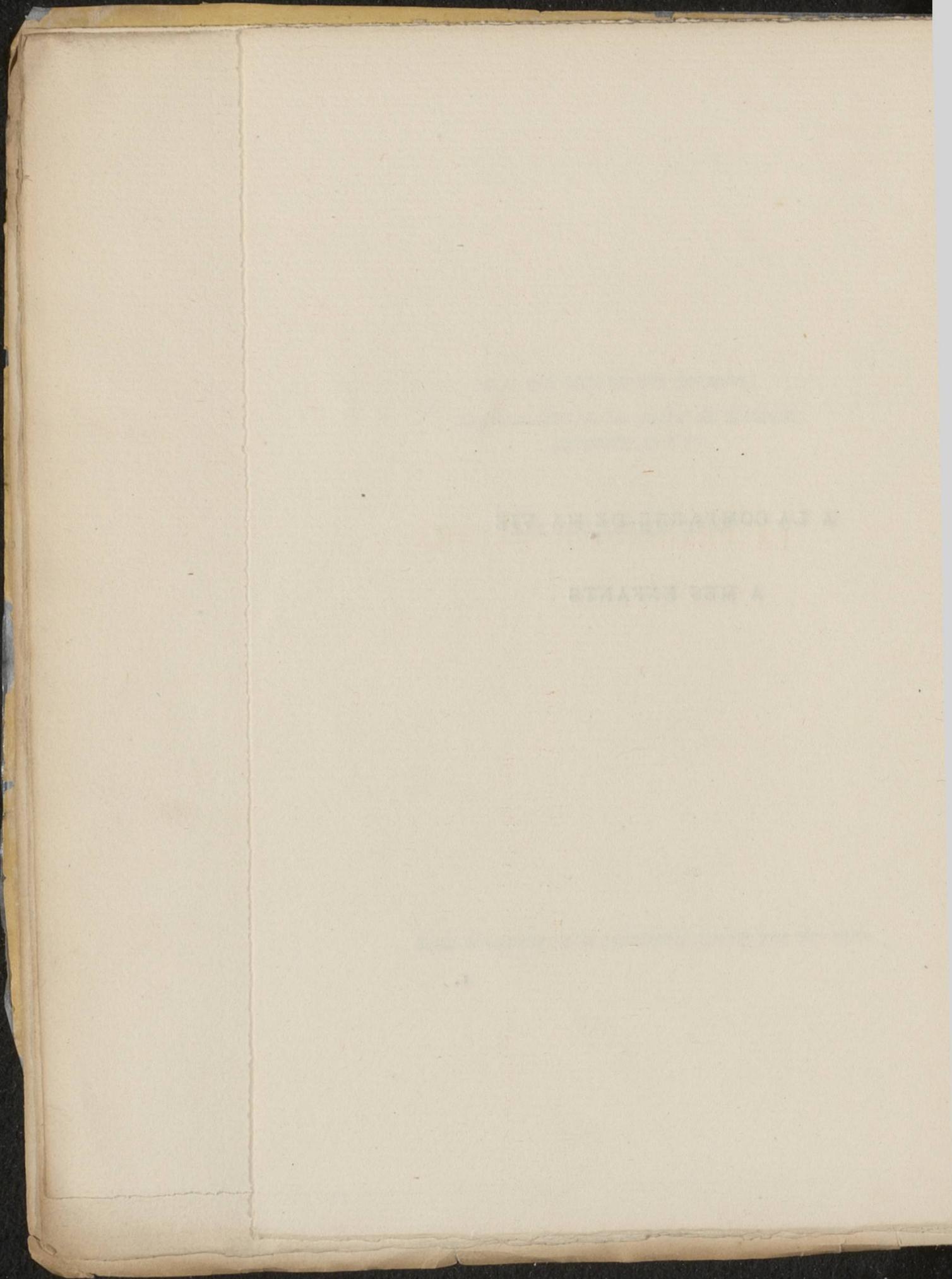
*Sept exemplaires sur papier de Hollande,  
numérotés de 1 à 7*

EXEMPLAIRE N° 6

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A LA COMPAGNE DE MA VIE

A MES ENFANTS



LA CHANSON DU PAUVRE

LA CHAMBRE DU PAUVRE

Voilà mes deux...  
Et dans un...  
le long...  
me...  
Lors...  
Des...  
de...  
Les...  
Et...  
Le...

La Nature dit au Village :

Voici mes fleurs et mon printemps,  
Et, dans ma robe de feuillage,  
Je t'apporte des fruits, des oiseaux et des chants.

Me voici toute en ma jeunesse,  
Prête aux baisers de ton désir...  
Vois, dans la plaine, la promesse  
Des blés qui vont bientôt mûrir.

Je viens inonder de lumière  
Les clairs jardins où joueront les enfants  
Et je réchaufferai de mes rayons ardents  
Le sang glacé de la vieillesse et des misères.

Et le Village lui répond :

Que nous importent les promesses  
Des fleurs où déjà les fruits naissent ?  
D'autres que nous les cueilleront.

Que nous importe, en toute chose,  
Le faste des soleils d'été ?  
Nos yeux sont condamnés aux lumières mi-closes  
Où se cachent les pauvretés.

Nos maisons sont humbles et basses,  
Comme il convient aux bonnes gens  
Qui rentrent du travail ou reviennent des champs,  
Ployés par la fatigue et l'âme triste et lasse.

Laissez-nous l'heure sans clarté ;  
Nos yeux qui déjà s'ensommeillent,  
— A mi-chemin du rêve et de la veille, —  
Ne voient plus l'infortune assise à nos côtés.

Ceux qui vont, la besace pleine,  
Peuvent songer aux fruits vermeils,

Aux fleurs qui poussent dans la plaine,  
Et tourner leur chaise au soleil.

Mais le pauvre, de la Nature,  
Ne doit savoir que ce qu'il craint :  
Le vent qui brise les toitures  
Et la neige dans les chemins.

Il doit savoir si ses fenêtres  
Résisteront au vent du Nord  
Et si la bise ne pénètre  
Jusqu'au berceau de son enfant qui dort.

Pour lui, ce qu'il verra, là-haut, sur la colline,  
Ou bien, au fond de l'horizon,  
C'est le refuge, c'est l'asile,  
C'est la maison.

C'est l'abri dont on clôt les portes,  
Pour défendre les siens,  
Quand les bêtes de toute sorte,  
Les loups aux hurlements de chien,

Les hyènes du sort, les louves de misère  
Viendront hurler des nuits entières,  
Dans l'espace farouche, à tous les vents ouvert...

Malheur au chemineau qui doit errer l'hiver.

1906.

## NATIVITÉ

La Nature, ce soir, apparaît en colère :  
Les loups du vent mordent l'obscurité  
Et, dans le ciel tragique, où les nues se déchirent,  
Seule, une étoile allume un signe de bonté.

En bas, dans la plaine neigeuse,  
Il semble qu'on réponde à l'étoile du ciel  
Par l'humble effarement d'une pauvre veilleuse  
Qui passe aux vitres d'une chaumière en éveil.

Soudain un cri de peine, d'épouvantement  
Traverse l'ouragan qui secoue les fenêtres...

Un enfant vient de naître...

Ce n'est pas l'Enfant-dieu, ce n'est pas le Messie,  
Qui vient par ce minuit de tempête et de vent ;  
Nul roi n'est en chemin vers cet enfant transi ;  
Nul mage porteur d'or ou de myrrhe ou d'encens.  
Seuls, des voisins ont entendu ses cris...

Et voici que s'en vient, portant sur ses épaules,  
Des branches de bois sec, un pauvre dans la nuit.  
Voici qu'un autre encore, entr'ouvrant son étable,  
Va traire du lait chaud, pour le porter fumant  
A la chaumière lamentable.

Un autre enfin apportera des langes  
Pour cet enfant du dénuement...

Et le vent hurle éperdument  
Et fait qu'on n'entend pas le chœur divin des anges  
Qui résonne peut-être au fond du firmament.

## NOËL

Noël! Noël! Et c'est la neige!  
Et c'est quand même la tristesse  
Qui tombe des cloches en Décembre!

Les longs mantelets noirs de Flandre  
S'en vont, par les chemins de nuit,  
Vers les églises éclairées.

Noël! Et l'âme est envahie  
Par les ténèbres catholiques,  
Quand près des cierges liturgiques,  
L'enfant dort.

Et la mort  
Rôde autour du berceau,

Sous les voûtes et les arceaux,  
Et son esprit fidèle,  
Ame du marbre et de la pierre,  
Passe dans les chandelles,  
Et crépite dans leurs lumières,  
Tristement.

Noël ! Noël ! L'enfant Jésus,  
Qui tend ses deux mains vers la vie,  
Obstinément ferme les yeux,  
Pour ne pas voir la mort qui plane,  
Et les mains jointes en prière,  
Et ces douleurs mises en croix ! —  
Et pour ne pas sentir le froid  
Qui sort des dalles et des pierres,  
Quand le printemps est dans son cœur,  
Quand l'espérance est dans son âme  
Et que le bœuf et l'âne,  
De leur souffle aussi doux qu'un rayon de soleil,  
Réchauffent ses petits bras nus !

Noël ! Noël ! Le bœuf et l'âne...  
Et le foin parfumé...

---

C'est la nature et c'est la vie.  
C'est la senteur des mois de mai !

Noël ! Noël ! C'est le bœuf et c'est l'âne  
    Apportant humblement  
Dans cette église de silence,  
De froid, de peur et de souffrance ;  
    Dans cet envoûtement  
    De la mort souveraine,  
Le sain désir de vivre !  
Et la bonté suprême !

## TROIS ENFANTS

Elle cheminait par la route ;  
Une ombre suivait le même chemin ;  
La mort passe sans qu'on se doute  
Qu'elle traverse nos destins.

Dans un jardin invisible,  
Jouaient trois divines enfants,  
Et leurs voix s'envolaient, fragiles,  
Comme des ailes dans le vent.

L'une avait des yeux de lumière  
Qui souriaient à l'avenir ;  
L'autre voilait, sous ses paupières,  
Les feux insolents du plaisir,

La troisième avait, dans les yeux,  
Les rayons bleus de la pensée  
Et le charme mystérieux  
De son âme déjà blessée.

Autour d'elle, l'heure attentive  
Semblait attendre quelque signe  
Pour éteindre à jamais, dans ses yeux,  
Leur ressemblance avec les Dieux.

Sa voix sonnait le son des cloches  
Et, dans tout son être attristé,  
C'était comme un pardon et comme un doux reproche  
Que tous, nous avions mérités.

La mort poursuivit son chemin. .  
Mais dans l'éternité des choses  
Moins qu'un regard sera la cause  
Qui brisera notre Destin.

## RONDE D'ENFANTS

C'est la chanson  
D'un vieux bâton !

Du vieux bâton de mon grand-père,  
Où l'on voit des chimères  
Et des yeux grimaçants de Démons,  
Sculptés en rond.

Et tout cela, c'est des histoires  
Qu'on raconte aux petits enfants,  
Afin qu'ils gardent la mémoire  
Du vieux parent.

Ils sauront que ceux de son âge  
L'ont vu traverser le village,  
Un soir, qu'il s'en fut sac au dos,  
Faire la guerre à Bornéo.

---

Les gens avaient rentré les bêtes  
Et causaient sur le seuil des maisons,  
Quand seul et portant haut la tête,  
Il traversa le pont.

Leur âme, habituée aux pensées domestiques,  
S'étonnait d'un tel idéal  
Et qu'il eût ce dédain pour les choses possibles  
Dans le village patrial...

Et les filles se marièrent,  
Et les vieillards moururent à leur tour,  
Mais bien longtemps l'on se souvint du jour  
Où l'homme partit pour la guerre.

Puis un soir, — tous les vieux étaient morts, —  
Et c'étaient maintenant les hommes de son âge  
Qui devisaient aux seuils des maisons du village, —  
Il s'en revint chargé de souvenirs et d'or.

Avec des flèches indiennes  
Et des fétiches de Java,  
Et d'un tas de choses anciennes,  
Qu'il prit là-bas, —

Il fit une maison étrange  
Où des rêves de tous pays,  
Comme de grands oiseaux de nuit,  
S'envolaient des images.

Et c'est là que pendant des ans,  
Faisant du sommeil et du rêve  
Avec des histoires toujours trop brèves  
Il nous a raconté,  
Quand nous étions petits enfants,  
Les contes bleus et les mystères,  
Qu'on voit sur les boîtes à thé,  
Les potiches et les théières,  
Et dans les yeux grimaçants des démons  
Qui sont sculptés sur les bâtons!

Et rond ! Et rond !  
C'est la chanson  
D'un vieux bâton !

## LA HOLLANDE

Petit bonhomme hollandais,  
Allez, allez, vivez en paix!

Vivez tranquille et sans regret,  
Et sans désirs et sans folie!

Voyez vos plaines endormies  
Dans le brouillard, avec la lune

Qui se lève!

Laissez aux canaux infidèles,  
A vos rivières inquiètes,

De s'en aller chercher les mers!

Java, c'est loin! Et l'Inde aussi!

Il n'y fait pas meilleur qu'ici!

Ceux qui s'en vont viendront trop tard

Pour le mariage de vos filles!

Bon Hollandais,  
Vivez en paix!

Et, chaque soir, sur le pas de la porte,  
Humez l'arôme du tabac!  
Il vient des îles!...

Et regardez, là-bas,  
Dans la prairie,  
Les bonnes bêtes endormies!

Bon Hollandais! Rentrez chez vous!  
La lune porte aux rêveries  
Et les nuits de brouillard sont traîtres.  
Voyez par la fenêtre,  
Comme une étoile domestique,  
La veilleuse qui chauffe le thé.

Bon Hollandais, rentrez!  
Dans deux ans, votre fils se marie  
Avec la fille du voisin...  
D'autres s'en iront vers les îles  
Et ne verront plus, au matin,  
Les laitières allant à la ville.

---

Bon Hollandais, restez chez vous!  
Ils vont trop loin tous les chemins...  
Ne regardez plus l'horizon!  
Hors du village, il n'est plus rien!

## LA CHANSON DU PÊCHEUR

Nous avons quitté nos mesures  
Quand s'est levé le vent.  
Le vent secouait les toitures  
Et passait dans l'âtre en sifflant.

Nous parlîmes, les uns et les autres,  
Emportant la moitié du pain;  
L'autre moitié sera la nôtre  
Si nous rentrons vivants, demain.

Déjà se cabraient nos chaloupes  
Sous l'éperon des vagues dans le port,  
Et, l'une suivant l'autre, toutes  
S'en furent bientôt dehors.

---

En passant le long des jetées,  
L'on entendait des craquements,  
Tandis qu'au mât la toile était montée,  
Soudain fière et cabrée au vent.

Et les voiles s'en vont, sous la menace  
Des vents et des vagues en fureur,  
Comme des boucliers stoïques et sans peur,  
Comme des poings tendus contre l'espace.

La mer n'est point encore méchante  
Mais sa colère monte peu à peu ;  
De temps à autre une lame inquiétante  
Balaie le pont d'un assaut furieux.

Et l'ennemi grandit en nombre  
Et les dangers sortent en bataillons  
A mesure qu'à l'horizon  
S'amoncellent brouillards et ombres.

Des lumières rouges et vertes,  
Comme des signes de malheur,  
Dardent sur nous leurs prunelles ouvertes  
Et-vite-passent... c'est la peur.

Ce sont des yeux de bête énorme  
Qu'on ne voit pas mais qu'on pressent,  
Et l'on tressaille, sous le vent  
De cette aile de monstre aux invisibles formes.

Ce sont les beaux, les fiers navires ;  
Mais dont la proue éventre et coule aux fond des eaux  
Chaloupes et matelots,  
Sans un regard pour ceux dont la barque chavire.

Pour ceux qui sont là, le cœur battant,  
Le père avec le fils, le frère avec le frère, —  
Les regards angoissés, les lèvres marmottant  
D'inconscientes prières.

Sous les cris de haine des vagues,  
Vers la maison, leur cœur bondit.  
Et des regrets de tout et des souhaits très vagues  
S'en vont, avec leurs yeux, implorer l'infini.

Et tous, à cette heure, se disent :  
« Pour que la mer rejette notre corps,  
« Pour que nous reposions près de l'église,  
« Quand nous verrons que c'est la mort,

« Nous serrerons entre les dents  
« Notre écharpe de toile... »  
Et les pêcheurs, de leurs doigts grelottants,  
Tâtent déjà leur cou... Alors leurs yeux se voilent...

Eux, les enfants de l'Océan,  
En un dernier désir, ne veulent qu'une chose :  
Etre jetés là-bas, pour qu'au moins ils reposent,  
Pas loin de la maison, près des parents.

Mais la chaloupe est bonne et brave ;  
Elle défend les siens !  
Et que la mer l'insulte et lui crache sa bave,  
Ferme elle tient.

Nous filons bien vingt nœuds à l'heure,  
Portés par la tempête et chassés par le vent.  
Un paquet d'eau, un craquement!...  
Voici le port! voilà le phare!

Voiles blanches et voiles brunes,  
Mâts rompus, toile en lambeaux,  
Dans un dernier éclaboussement d'eau,  
Les barques rentrent une à une.

Nous avons quitté nos masures  
Quand s'est levé le vent.  
Le vent a brisé nos mâtues,  
Mais nous rentrons vivants.

Et nous voilà... Plus de prières...  
Donnez-nous notre part du pain...  
Il a fait bien gros temps, ma mère.  
Nous avons faim.

1906.

## LE MOULIN

C'est le moulin  
Qui moud le grain,  
Le grain qui pousse au long des routes!

C'est le moulin  
Qui fait le pain,  
Le pain de ceux qui n'ont pas faim  
Et celui des pauvres qui doutent  
Si Dieu leur donnera le pain  
Pour lequel ils prieront demain !

L'Été, quand il tourne au soleil  
Et que, de ses géantes ailes,  
Il appelle  
Les blés couchés aux champs vermeils,

Il est la tour de l'opulence,  
La tour du temple d'abondance ;  
Et l'hiver, quand il geint dans le soir,  
Qu'il tourne encore au clair de lune,  
Il est, pour plus d'un et plus d'une,  
La Vigie et le Phare et la Croix de l'espoir !

C'est le moulin  
Qui moud le grain,  
Le beau blé d'or du bord des routes.  
C'est le moulin  
Qui fait le pain !  
Du pain pour les pauvres qui doutent  
Si Dieu leur donnera, demain,  
Le pain dont ils ont faim !

Quand le meunier, par sa lucarne,  
Voit des blés jusqu'à l'horizon,  
Il songe au bon pain qu'ils incarnent,  
Il songe à la bonne moisson,  
Il sait que la brise caresse  
Les blés onctueux et lourds  
Qui se couchent avec paresse  
Et s'enlacent avec amour ;

Dans leur rythme de vagues blondes,  
Ils viennent pour nourrir le monde  
Et semblent ramper au moulin !

Il voit déjà, par les ornières,  
Les bœufs, traînant avec effort,  
Sous des averses de lumière,  
Les chariots d'or !

C'est du blé pour moudre au moulin !  
Le beau blé d'or du bord des routes !  
C'est du blé pour faire le pain,  
Du pain pour les pauvres qui doutent  
Si Dieu leur donnera demain  
Le pain dont ils ont faim !

1903.

## LA STATUE BRISÉE

Les pavots s'ouvraient au soleil,  
Sous la pluie d'or de la lumière  
Et les pondéreuses abeilles,  
Pour essaimer, montaient dans l'air.

A l'ombre, sous un très vieux pin,  
La mousse veloutait le marbre  
D'un torse de Diane étendu près d'un arbre,  
En travers du chemin,  
Tandis qu'autour des pieds, demeurés sur la stèle,  
Montaient des asphodèles.

Une femme s'arrête et de ses yeux distraits  
Comme des yeux de pierre,  
Voit les yeux sans pupille, ouverts sous les paupières,

De ce marbre brisé, d'où monte le regret.  
Cependant que là-bas, sur la route,  
Qui s'en vient du village au château,  
Un pauvre chemineau,  
Fixe pour un instant et sans qu'elle s'en doute,  
Avec un air de cornemuse,  
Les tristesses confuses,  
La vague inquiétude  
Et le regret d'on ne sait quoi,  
Qu'aux heures de la solitude,  
L'on sent monter en soi.

1903.

Mes bons moutons, mes doux moutons,  
Lorsque la lune, à l'horizon,  
Sera près de la maison neuve,  
Il fera jour, et nous irons,  
Mes doux moutons,  
Dans les plaines de vert gazon  
Que rafraîchit le vent du fleuve.

Les chiens fatigués de la nuit,  
Encore mouillés de la rosée,  
Endormiront leurs longs ennuis  
Le nez sous leurs pattes croisées !  
Et vous serez libres d'errer  
Sans crainte de leurs dents pointues.  
Et, sur ma flûte, je dirai  
La chanson des heures perdues.

Mes doux espoirs, pauvres moutons !  
Lorsque la lune, à l'horizon,  
Sera près de la maison neuve,  
Il fera jour, et nous verrons,  
Et nous verrons  
Que tous nos rêves s'en iront  
Emportés par le vent des fleuves !

1904.

## LE PUIITS

Le vent s'est endormi dans les feuilles,  
Et la nuit calme, souveraine,  
Berce le merveilleux sommeil  
D'un village crépusculaire,  
Où ne luit plus qu'une lumière.

C'est mon âme qui veille !

Alors, dans cet oubli des heures,  
Doucement, une pauvre vieille  
Ouvre à la lune sa demeure...  
Et mon âme s'en va, par la plaine,  
Là-bas, vers l'étrange fontaine,  
Et remonte, du fond du puits,

Avec l'étoile qui s'y mire  
Et que peut-être on a vu luire  
Au firmament d'anciennes nuits ;  
Avec un grincement de chaîne  
Qui semble une plainte lointaine  
D'une lointaine peine ;  
Avec des pleurs d'eau qui s'égoutte,  
Des larmes sans doute !  
Les souvenirs un peu lasses  
De bonheurs oubliés depuis...  
Et tout cela c'est de la peine  
Qu'on va puiser à la fontaine,  
Pour consoler l'ennui qui passe ;  
Et c'est l'étoile bleue  
Qui remonte du fond du puits,  
Avec l'eau qu'elle éclaire un peu  
Du souvenir d'anciennes nuits.

1899.

## L'HOPITAL

Plaise qu'un peu de soleil  
Luise sur la triste campagne,  
Sur la campagne pluviale  
Où la douleur n'a plus sommeil :  
Plaise qu'un peu de soleil  
Tombe aux fenêtres des malades  
Et que leurs mains rigides et pâles,  
Se réchauffent avec leur âme  
A la douceur de ses rayons.  
Laisse venir sur la maison  
La consolation d'un peu de lumière  
Et que là-bas, l'humble rivière  
Qui coule si douce et si patiente,  
Entre ses quais et sous les voiles,

---

Que la rivière un peu s'argente  
Avant qu'y tombent les étoiles.  
Qu'un peu de bonheur soit enfin.  
Voilà des jours et des semaines  
Que la pauvre enfant malade  
Regarde, en pleurs, aux alentours,  
Si son beau fiancé n'arrive  
Sur la barque d'amour.

1890.

## LE JOUEUR D'ORGUE

Ecoutez le joueur d'orgue  
Qui traîne sa pâle chanson,  
A travers les heures mornes  
Et les chemins de la maison...

Ecoutez en vous les murmures  
Du passé qui ne veut mourir ;  
Toutes les choses simples et pures,  
Ecoutez-les venir.

Voyez les jardins suaves  
Au fond d'une douce province ;  
Les grands lys nobles et graves,  
Qu'il ne faut pas cueillir !  
Voyez la route toute mince,

---

Là-bas, au bout de l'horizon,  
Et la rivière  
Qui va si doucement, entre ses quais de pierre...

Ecoutez le joueur d'orgue  
Qui traîne sa pauvre romance  
A travers les heures mornes  
De cet après-midi de dimanche.  
Ecoutez sa musique... et votre âme.  
Il fait renaître le passé !  
La chanson qui grince et qui pleure  
Et qui n'est plus la vraie chanson,  
C'est, dans votre enfance meilleure,  
Une heure, rien qu'une heure,  
Mais là-bas, dans la bonne maison,  
Ecoutez l'orgue des chimères  
Voyez en vous tous les mystères  
De cette musique alanguie.

Ecoutez, c'est votre âme qui prie...

C'est vous le joueur merveilleux  
Des légendes inoubliables !  
Au gré des heures pitoyables

Vous revivez des jours heureux...  
Mais ce ne sont que souvenirs !  
Le temps a jeté sa poussière ;  
C'est encor la chanson première,  
Avec des dissonances...

Ecoutez le joueur d'orgue  
Qui traîne sa pâle chanson,  
A travers les heures mornes  
Et les chemins de la maison...

## LES CLOCHES

Dans les matins gris de novembre,  
Quand l'aube est indécise et triste,  
Les cloches rythment le silence  
De leur complainte catholique.

Ce ne sont pas les cloches triomphales,  
Les lourds bourdons des cathédrales,  
Mais des cloches monacales  
Qui scandent les nombres du sort.

Leur envol sinueux et lent,  
Comme des ailes d'oiseau blessé  
Plane sur les remous du vent  
Qui se lève comme à regret.

Leur voix, — un signe dans le silence —  
Entre dans les maisons qui dorment,  
Et passe, en jetant sur les âmes qui souffrent,  
— Comme un peu de semence, —  
L'inquiétude et la pensée :

C'est le prêtre au chevet du malade...  
C'est l'enfant que l'on veille un soir...  
C'est la chandelle de l'espoir  
Qui vacille et s'éteint dans l'heure...

C'est l'horloge qui parle  
Des vieux qui ne sont plus. .  
Ce sont les nombres révolus  
Et le coup d'un marteau clouant les quatre planches...  
Et c'est, dans tout notre être  
Et dans le vide des dimanches,  
Des cloches qui sonnent les vêpres.

## LE POÈTE

La face blême et famélique,  
Et dans des yeux bleus et profonds,  
De purs et d'infinis rayons  
De bonté, de gloire et de rêve;  
Des haillons et de la musique!

A travers les villes nerveuses  
Une chanson qui pleure,  
Ou quelque marche glorieuse,  
Sur des plaintes d'accordéon!

Des hommes saouls, des femmes ivres  
Qui semblent faits pour la souffrance,  
Et qui dansent,

Oubliant leur maison que garde la misère,  
Comme une aïeule centenaire.

Le pauvre sire famélique  
Est tout-puissant et sa musique  
Qui passe aux carrefours,  
Dans les cités et les faubourgs;  
Entre dans les maisons,  
Monte les escaliers étroits et vermoulus,  
Pénètre dans les chambres...  
Et c'est comme un peu de lumière  
Sur les hardes de la misère!  
Et les enfants dansent en rond,  
Et les vieux vont à la fenêtre  
Voir passer l'homme à l'accordéon.

## LES SOUVENIRS

Ils s'en allaient, tous deux perclus,  
Tous deux très vieux!  
C'était à l'heure indécise et muette  
Où notre âme s'inquiète  
De savoir que le jour se meurt.  
Et tous les soirs, à la même heure,  
Par les mêmes chemins,  
Vers la même maison,  
Ils s'en allaient, tous deux très vieux,  
S'appuyant de la main  
Sur leur canne au pommeau d'ivoire,  
Là, près d'un feu presque éteint,  
A la lueur d'une chandelle  
Qui se mourait avec leur âme,

Ils évoquaient dans le lointain,  
Comme des ombres de silence,  
Des histoires si vieilles, si mortes,  
Que leur voix même en quelque sorte,  
Était encore du silence!  
Et quand la nuit était venue,  
Ils entr'ouvraient doucement la porte,  
Et s'en allaient, s'effaçant dans l'ombre  
Et n'étant plus, eux-mêmes, qu'un peu d'ombre.

1901.

## LA VIEILLE HORLOGE

La vieille horloge, dans un coin,  
Marmotte d'anciennes histoires,  
Et sa voix, qui vient de loin,  
Hésite... et c'est, dans sa mémoire,  
Des souvenirs qui se confondent.  
Mais c'est le passé cependant,  
C'est son âme douce et profonde  
Et c'est le cœur du temps  
Qui bat dans les secondes,  
Mystérieusement.

La vie, autour, chante et remue  
Et domine sa plainte.  
Mais que viennent les lourds silences,  
Son âme enveloppe nos pensées

Et nous pénètre du passé.  
Tu l'entendras, ô mon enfant,  
Quand viendra l'heure des souffrances.  
Ton père l'entendit souvent...  
Dis-toi quand viendra cette heure,  
Que je pensais à toi...

1901.

## LA MAISON

Adieu, pauvre réduit, toi qui fus la maison.  
C'est de ton humble seuil ouvert sur la nature,  
Que mon premier regard découvrit l'horizon.  
C'est là que j'entendis, pour la première fois,  
La chanson des oiseaux et le profond murmure  
Des vents à travers les bois.  
C'est là que le soleil, éclairant mes paupières,  
Fit tomber dans mes yeux sa première lumière.

Quand ta porte s'ouvrit devant mes premiers pas,  
Mon instinct fut de fuir de l'ombre vers la vie.  
La route tentatrice et si souvent suivie  
M'entraînait doucement vers l'inconnu, là-bas,  
Vers la forêt pensive et propice au mystère,  
Vers le marais tragique où jaillissaient de l'eau,  
En des éclairs d'argent, des carpes centenaires.

O monde de silence et d'âpre solitude,  
Où le vent qui se plaint, où le chant des oiseaux,  
Où le galop furtif des bêtes fugitives  
Et le roucoulement des colombes plaintives,  
Où tous les bruits et tous les pas  
Sont du silence encore et de la solitude.

Après-midis d'Août que je n'oublierai pas,  
Quand, loin de la maison, oublieux de l'école,  
Parmi les bêtes et les fleurs et les oiseaux qui volent,  
Ivre de bon soleil, éperdu de nature,  
Je sentais vivre, en moi, les mille créatures  
Dont le seul instinct est de vivre et d'être heureux.

Adieu, monde entrevu, monde d'enfant, adieu.  
Les rêves puérils sont encore en mon âme  
Et si mon bras est fort, mon cœur n'est qu'un enfant;  
Mais, dans notre maison, une âpre et dure femme,  
Qu'on nomme la misère, a passé ce matin.  
Il faut plier l'échine et changer de chemin.

Avant que le soleil ne monte dans l'espace,  
Avec un bruit d'orgueil, de haine et de menace,

---

J'entendrai se fermer une grille de fer.  
Je serai dans l'usine où se tord et se broie,  
Parmi des hurlements et des flammes d'enfer,  
La vie et la pitié, l'espérance et la joie.

Il fera soir et noir, dans la rue et moi-même,  
Quand l'heure sonnera de rentrer au logis...  
Pour voir et pour aimer les êtres qui les aiment  
Les malheureux n'ont que la nuit.

1905.

## LA MORT

Ce soir, la gueuse fatale,  
La vieille livide et brutale  
Aux mains calleuses, au front bas ;  
Celle qui marche au milieu des chemins,  
Tantôt ici, tantôt là-bas,  
Barrant la route au lendemain ;  
Celle qui fait sonner les pierres  
De son bâton noué de fer,  
Et de ses deux sabots d'enfer ;

Ce soir, la mort a, sans raison,  
Passé le seuil de ma maison.

---

J'étais rêveur, au coin du feu,  
Lisant l'espérance et la vie  
Dans les yeux bleus de mon enfant.

La vieille entra  
Et vint s'asseoir entre nous deux...  
Et je n'avais pas vu qu'une chaise était là...

1898.

## EX-VOTO

J'ai lié mes mains, l'une à l'autre,  
Et j'ai donné mon cœur,  
Comme on offre des patenôtres,  
Avec le rêve de ma vie,  
Avec l'espoir de tous les jours,  
A Notre-Dame de l'amour.  
Pauvre folie !  
J'étais riche de toutes choses,  
Comme Gaspar Hauser,  
Le matin, des soirs grandioses ;  
Et, le soir, riche du matin.

Et je suis, à présent, le pauvre  
Qui s'en va sur les grands chemins ;

J'ai tout donné, je n'ai plus rien !  
Je suis le gueux de mon passé ;  
Je suis le vieux qui s'en revient  
Et qui repasse,  
Avec sa besace,  
Par les routes longues et lasses,  
Par les routes où des rafales  
De regrets et d'amertumes,  
Hurlent interminablement  
Au souvenir des heures triomphales.

1898.

## NOVEMBRE

Le printemps n'a duré qu'un jour,  
Les fleurs sont mortes une à une,  
Et mort jusqu'au rayon de lune  
Qui baisait le jardin d'amour.

Et c'est pourquoi de sa fenêtre  
Close à jamais à tout espoir,  
Il regarde, au loin, disparaître  
Le jour qui se meurt dans le soir.

Ses yeux, lassés de la lumière,  
Ne s'ouvrent plus qu'en autrefois,  
Et ses mains crispent vers la terre  
Le geste pâle de leurs doigts.

Et dans sa solitude aimée  
Il ne vit plus qu'en souvenir  
Et sa chaumière s'est fermée,  
Plus personne ne doit venir.

Mais il attend qu'un soir suprême  
Où soufflera le vent du nord,  
La main mystérieuse et blême  
Entr'ouvre sa porte à la Mort.

1889.

## LES AVEUGLES

Trois aveugles marchaient par la route.  
Cherchant à regagner leur village perdu.  
Leurs maigres mains, tâtant les airs,  
Guidaient leurs pas rendus  
Et leur bâton noué de fer  
Piquait, au large, dans le doute.

Ils marchaient depuis bien longtemps,  
Avaient passé plus d'un village,  
Et c'est l'obole d'un passant  
Qui mène, au loin, leurs longs voyages.

Mais cet argent, pauvres certitudes,  
Qu'étreignent leurs mains mendiante,

---

Le voilà maintenant qui résonne et qui chante  
Comme un tocsin d'inquiétude,  
Dans la besace vide de pain.  
Et tout le long du long chemin,  
Dans l'ombre et la paix attentive,  
Ce rien d'or fait un bruit sans pareil  
Pour leur âme craintive,  
Et c'est peut-être le réveil  
D'un plus pauvre qui dort !...

Ils ont senti passer la mort !...

## CHANSON

Vous qui dormez, ouvrez de grâce !

Nous sommes ceux qui passent

Et qui jamais ne reviendront !

Nous sommes ceux de la besace

Et du bâton !

Ne dites pas : Venez demain !

Car nous suivons un long chemin

Qui ne revient pas sur lui-même

Et nous n'avons laissé personne

Qui nous regrette et qui nous aime

Et nous attende à la maison.

Nous allons ! Nous allons ! Sans but et sans raison !

Mais nous voyons ceux qui demeurent ;

Celui qui passe et marque l'heure ;

Celle qui cause sur le seuil ;  
L'homme qui gronde et l'enfant qui pleure ;  
Celui de la charrue et celui du cercueil !  
Ouvrez et plus tard vous aurez souvenance  
De ceux qui frappent dans la nuit,  
Mais jamais ne verrez que la lune qui luit  
Fait de nos mains des mains très grandes  
Et de nos pauvres houppelandes  
Des fantômes de toutes sortes,  
Sur le bois cloué de la porte !

Ouvre ! Voici le coq qui chante !  
Et les étoiles vont pâlir !  
Ouvre un moment l'auberge à notre vie errante !  
Nous allons repartir !  
Notre halte ici-bas n'est qu'un repos d'une heure  
Et ceux qui passent cette nuit,  
Jamais ne reviendront frapper à ta demeure,  
L'Eternité les suit.

1903.

## SOIR DE LUNE

C'était au déclin de mon cœur...  
Les ombres d'un soir de Décembre  
    Envahissaient la chambre  
De leur lente et furtive douleur.  
Il fallut que la lampe amie,  
De sa distrayante clarté,  
Réveillât mon âme endormie  
    Dans les regrets...  
Mais alors, douloureux mirage !  
Les souvenirs ressuscités,  
Prenant la robe et le visage  
    De la réalité ;  
La peur des misères nouvelles  
Qui, peut-être, attendent leur tour

Et qui seront, un jour,  
La part que nous garde la vie;  
Par tous les chemins vers mon cœur,  
Ceux de l'amour, ceux du malheur,  
Des quatre coins de l'horizon  
Se ruèrent vers ma maison,

C'étaient des pauvres de toutes sortes,  
Comme on en voit aux seuils des portes ;  
Les uns qui venaient d'Autrefois,  
Succombaient sous la charge importune  
D'un lourd manteau de roi  
Que frangeait l'infortune !  
Et les autres, ceux de demain,  
De l'Inconnu toujours avides,  
Étaient partis de grand matin,  
Le sac et la besace vides.  
Et tous étaient là, maintenant,  
Nombreux et turbulents  
Comme les feuilles dans le vent...

Il en venait sans fin ; il en venait sans trêve...  
J'avais voulu voir, j'avais vu !  
La vérité ne valait pas le rêve  
Quelque triste qu'il fût !

J'éteignis cette lampe de deuil  
Qui m'avait appelé tant d'hôtes sur le seuil !  
O mirage ! Sa lumière  
M'avait empêché de voir  
Que la lune, montant dans le soir,  
Inondait de pardon ma chambre tout entière !  
O miracle de paix en moi-même !  
Mon cœur était encore inondé de clarté !  
Mais d'une clarté douce, immensément sereine,  
De sagesse et de bonté.

1905.

## L'ENFANT PRODIGE

## I

La lune éclairait le monde  
Quand je traversai le verger,  
Par un soir de paix si profonde  
Que mon cœur en garde encore le regret.

J'avais parcouru la terre  
Et traversé mille chemins;  
J'avais passé par les misères  
Et les ronces du cœur humain.

J'étais las enfin d'amertume  
Et je n'avais plus qu'un espoir,  
Que ceux-là guériraient mes blessures  
Qui, seuls au monde, m'attendaient ce soir.

Avant de pousser la porte,  
Je voulus voir et je les vis,  
Au coin du feu, l'un près de l'autre,  
Se taisant dans la nuit.

A quoi bon les vaines paroles  
Dont s'effarouche le souvenir,  
Puisqu'ils pensaient la même chose...  
Leur fils allait-il revenir?

## II

Dans l'âtre, sous la cheminée,  
J'ai suspendu mon violon  
Où pour la suite des années  
Dorment à présent mes chansons,

Pourtant il est des soirs de peine  
Où je voudrais entendre encor  
L'inoubliable poème  
Des navires quittant le port.

Mais, hélas ! mes doigts malhabiles  
Ne savent plus comment  
Ranimer la petite âme fragile  
Morte dans l'instrument.

Adieu, tout ce qui fut moi-même,  
Fantôme errant aux chemins du passé !  
Je voudrais te revoir, dans un regard suprême,  
Mais les ombres se sont amassées...

Salut, maison de paix profonde  
Perdue au fond de ce jardin :  
Maison plus grande que le monde,  
Puisque j'ai mis en toi ma vie et mon destin.

1905.

## VOILA L'HIVER, VOILA LES PEINES...

C'est bientôt le vent et la neige  
Qui pleurent dans les cheminées ;  
Les lentes et grises journées  
Sans un espoir qui nous protège  
Contre nos tristes destinées.

C'est le temps des heures obscures  
Et des longues désespérances ;  
C'est le temps des pires souffrances,  
La saison des bises parjures  
Qui vont gémir en nos croyances.

Voilà l'hiver..... Voilà les peines  
Et les interminables soirées ;

Les heures traînant, éplorées,  
Comme de malades reines  
Devant leurs fenêtres cloîtrées.

La chandelle du jour des morts,  
Depuis des jours, est déjà morte  
Et, sur la route du remords,  
La mort seule est encor dehors  
Qui peut frapper à notre porte.

## ÉCOUTEZ

Le Seigneur dit à l'homme simple :  
Vous avez beau chercher la nuit,  
Souffler la lampe presque éteinte  
Et fuir au plus obscur réduit.  
Je ferai pénétrer ma lumière,  
Malgré vous, dans votre raison  
Comme, la nuit, la lune éclaire  
Votre maison !

Le Seigneur dit à l'ignorant :  
Pourquoi fuyez-vous ma parole ?  
Pourquoi nier le sens des paraboles ?  
Vous vivez comme des enfants.

Voilà que vous mettez les mains sur les oreilles.

Ecoutez ! Entendez-vous ce bruit ?

Au bruit de l'océan pareil ?

C'est le murmure de l'Infini.

1905.

## PRENDS CETTE LAMPE

Prends cette lampe dans ta main  
Et tiens-la, haut, pour que nos ombres  
Nous suivent, selon l'ordre et le nombre,  
Et n'obscurcissent point le chemin  
Qui nous conduit au lendemain...  
Sache qu'il faut de la lumière,  
Car nous cheminons dans la nuit.  
Mais prends garde à la lune qui luit !  
Elle trace des routes de mystère  
Et de mensonge sur toute la terre....  
Ce n'est pas la bonne lumière....  
Tu croirais peut-être à l'aurore  
Vers laquelle tend le chemin.  
Mais non, ce n'est pas elle encore,

---

Garde ta lampe et, de tes mains,  
Dirige vers les monceaux de doute  
    Qui te barrent la route,  
    Sa petite lueur sans éclat  
    De vérité conquise...

Vois ! Elle fait une ombre où passèrent nos pas  
Sur le chemin de la terre promise...

1905.

## LEÇON

Puisque l'enseignement des choses  
Nous disait de ne plus espérer,  
Nous avons uni nos misères  
Pour en faire notre foyer.

La maison n'est ni grande, ni belle.  
Mais quand viendront les loups du malheur,  
Nous nous réfugierons en elle,  
Nous serons deux contre le sort.

Nous mettrons des rideaux de laine  
Au berceau de l'enfant qui dort,  
Pour l'abriter des cris de haine  
Qui souffleront, le soir, dehors,

L'amour ne sera point le maître  
Qui régnera sur nos destins,  
Mais nos cœurs et nos mains resteront solidaires  
Pour défendre notre bien.

Puis nos enfants, l'un après l'autre,  
S'en iront... puis l'un de nous deux...  
Et nul ne restera pour refermer la porte  
Sur le dernier départ de qui vécut trop vieux.

1905.

## VILLAGE ENDORMI

Mon âme est une plaine en l'Infini couchée ;  
Au milieu, le village avec ses chaumes blonds  
Sous des vergers en fleurs. Ce sont les cent maisons  
Qu'habitent les espoirs et les douces pensées.

Mais le soir est tombé. Les ombres s'amoncellent  
Et l'astre de la mort, la lune froide et belle,  
Dans la plaine d'abord, ensuite au firmament,  
Eprend sur le village une clarté d'argent.

Les espoirs, las d'errer, les rêves inutiles,  
Sans mémoire et sans bruit, vivent leurs derniers jours,  
Et, seule dans la nuit, survivance stérile,  
Brille à chaque fenêtre une lueur d'amour.

---

Un pauvre, en ce moment, sur la route perdu,  
Regarde ce village et, sans le reconnaître,  
Et c'est le sien pourtant, il va passer peut-être...  
Mais il regarde encor les chaumes inconnus.

Mon cœur, tu es ce pauvre égaré d'un autre âge.  
Voici la nuit tombée, il est temps de mourir ;  
Regarde, l'une après l'autre, s'évanouir  
Les lampes qui veillaient aux maisons du village.

1906.

## LA MORT QUI PASSE

Par ce minuit d'hiver et de deuil,  
La mort s'en va par le village,  
Secouant ses sabots au seuil de nos maisons ;  
Et c'est Noël sur son passage.

La neige tombe, comme les années,  
Lente, silencieuse et patiente,  
Et la mort va, par le village,  
Sans savoir où,  
Marquant, au gré de son passage,  
D'un geste fatidique et fou,  
L'une ou l'autre de nos maisons.  
Et c'est la mort qui passe,  
Ivre, dans la nuit.

Et les aïeules de la misère,  
Par ce long soir de neige et de deuil,  
Semblent attendre et parfois entendre  
Un passant inconnu s'arrêter sur le seuil.  
Mais le vent a passé dans les branches qui geignent;  
Dans les âmes en deuil et dans les cœurs qui saignent,  
Comme des cors lointains, voilà les souvenirs !  
Ils viennent au galop à travers les années;  
Et les plaintes d'antan, les peines surannées.  
La meute des douleurs aboie au souvenir ;

C'est la chasse qui passe !

Et les voici venir,

En robes de soie,

Les amoureuses et les joies !

Voici le roi ! Voici toute la chasse

Qui sonne dans les cors l'hallali de l'amour !

Mais la chasse soudain s'arrête au carrefour !

Tout le monde se range et fait place,

Et fait le signe de la croix...

Et c'est la mort qui passe

Sur ses sabots de bois.

## CHANSON D'OCTOBRE

C'était un soir d'Octobre lamentable...  
Trois fileuses filaient la mort.

Sous la porte, le vent hurlait  
Une plainte criminelle  
Et la lueur d'une chandelle,  
Comme une âme qui meurt, vacillait.  
Et les trois fileuses filaient.  
Et, près de l'âtre où se tordait  
Une branche de houx pitoyable,  
Les trois centenaires du sort,  
Les trois fileuses de la mort,  
Pensaient la même souvenance...

Tous ceux de jadis étaient morts.  
Ceux de l'amour, ceux du remords ;  
Du siècle elles étaient les seules,  
Et si vieilles, les trois aïeules,  
Qu'au fond de leur cœur sans mémoire,  
Toutes les lampes étaient éteintes  
Et qu'elles ne retrouvaient plus,  
Dans leur âme lointaine et noire,  
Le souvenir perdu des âges révolus.

1887.

## LA MAISON DU PASSÉ

La paix et l'ombre de son jardin  
Étaient si closes, si profondes,  
Que, dans la vie âpre et féconde  
Bourdonnant aux quatre chemins  
Qui l'isolaient du monde,  
La maison vieillotte et tranquille  
Faisait, dans le présent, perdurer le passé !  
Sur le fleuve du temps qui roule à flots pressés,  
C'était l'île.  
Et c'était, dans le bruit et les heures qui tombent,  
La survivance et le silence d'une tombe.  
Comme un sourire clair aux yeux morts d'une vieille,  
C'était doux et serein et minable à la fois !

Le long des noirs buissons et le long des corbeilles,  
Sous les mûriers tordus et les peupliers droits,

Les persuasives allées

Suivaient le vrai chemin ;

Elles étaient, à travers les années

Et par delà le temps impitoyable et rude,

Comme les douces habitudes

Qui se confondent avec le Destin.

Dans les jours de folle lumière,

Quand la vérité sort de la brume qui ment,

Les parasites et le lierre

Fardaient les pierres

Détruites par le temps ;

Et tout avait si bien l'apparence de vivre,

Que la maison

Durait, inaperçue au sein des foules ivres !

C'était là, dans ce calme et dans cet abandon,

Que vivaient, sans regrets et sans plus rien attendre,

Allant du jour au jour, comme le passeur d'eau

Va d'une rive à l'autre,

Deux êtres du passé, dont l'âme et le cerveau

Avaient pris leur essence à l'essence des choses.

Ils fuyaient le jardin quand fleurissaient les roses,  
Lèvres baisant l'atmosphère ;  
Quand, du sol en travail, émanaient les senteurs  
Et que partout s'élevaient de la terre  
Et bruissaient aux calices des fleurs,  
Le grouillement de vie immense  
Et le tumultueux silence  
Des choses qui éclosent.

Et ce n'était que vers l'automne et vers le soir,  
Quand les jours de regret ont chassé les espoirs,  
Qu'ils entr'ouvraient discrètement la porte  
Et que leur ombre, en passant aux chemins,  
Obscurcissait un peu le feu des feuilles mortes !  
Ils avaient oublié le sens du lendemain ;  
Etre n'était pour eux qu'un peu de survivance ;  
Et l'esprit n'était plus l'esprit vivant qui pense,  
Mais l'esprit mort qui se souvient !  
Comme l'arbre étouffé sous l'étreinte perfide  
Et les enlacements des lierres parasites,  
Leur âme n'était plus qu'un mot depuis longtemps.  
Mais leur mémoire ornait d'illusions lointaines  
Les heures qui passaient sans amour et sans peines ;  
Ils vivaient hors du temps.  
Et dans cette paix si profonde,

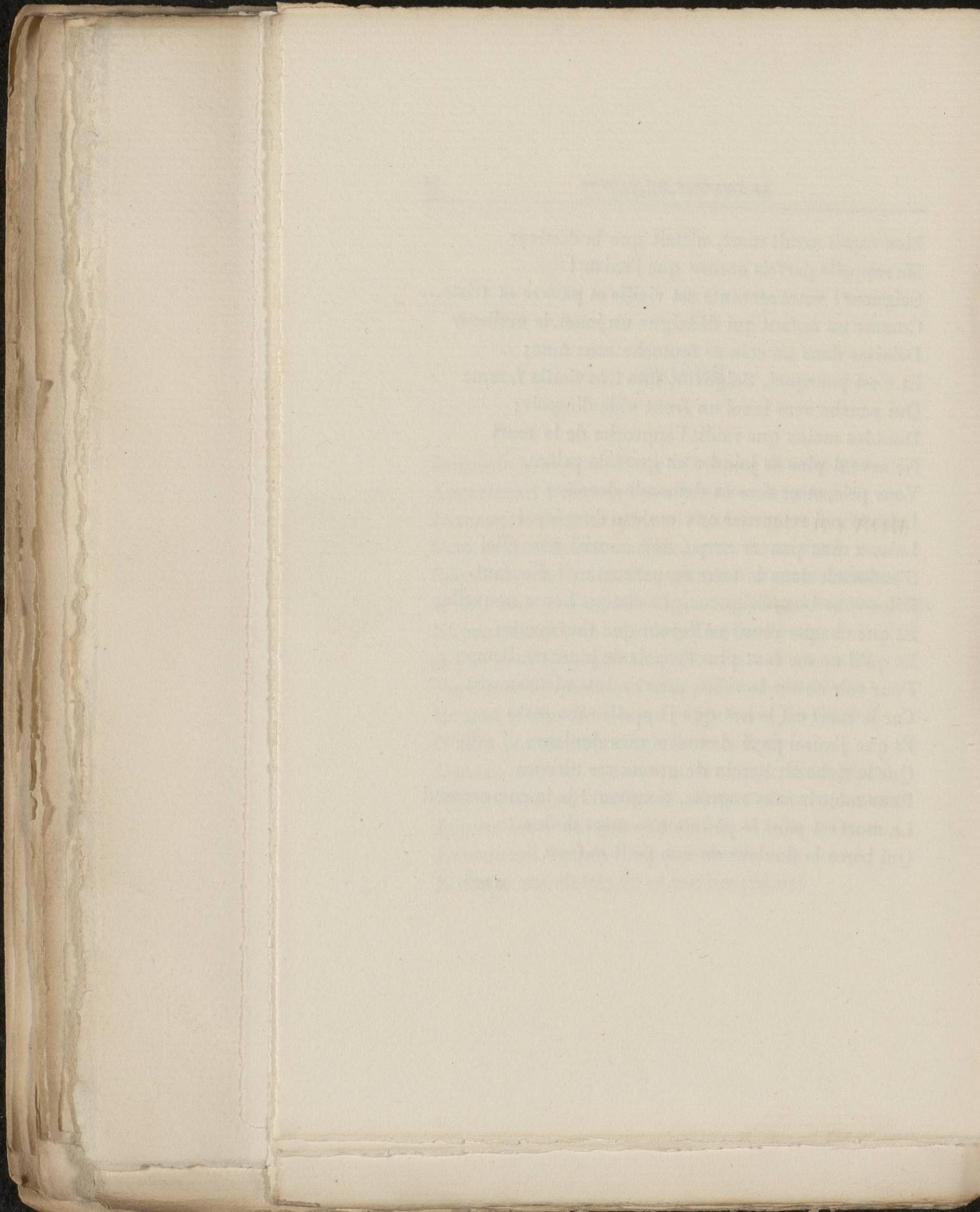
Dans cet éloignement du monde,  
La vie, en vain, frappait ses coups  
Sur leur porte claustrale; ils étaient loin de tout,  
Si ce n'est d'autrefois: un autrefois suprême !  
Et dans cette étrange maison  
De survivance et d'abandon,  
Eux-mêmes n'étaient plus qu'un souvenir d'eux-mêmes.

1904.

## PRIÈRE

Seigneur, vous avez dit que l'empire des cieux  
Appartenait à ceux qui souffrent sur la terre !  
Je renonce, Seigneur, à ce lot précieux  
Pour avoir, ici-bas, un peu moins de misère !  
Seigneur, vous me gardez ma place auprès de vous ;  
Je suis bien vieille, hélas ! pour m'asseoir sur un trône  
Et pourrais-je oublier que jadis mon époux  
A fixé pour toujours ma place sous son chaume ?  
Vous avez dit encor... Mais, voilà que j'oublie.  
Ils sont si loin d'ailleurs les jours où j'espérais !  
N'allez pas ranimer ce qu'il reste de vie  
Dans ce corps et ce cœur qui ne sont qu'une plaie !  
Mes yeux se sont brûlés au contact de mes larmes,  
Laissez-les doucement s'éteindre dans la nuit ;  
Le sommeil du néant vient envahir mon âme,  
Eloignez vos clartés de ce sombre réduit !

Mon esprit serait mort, n'était que la douleur  
Me rappelle parfois encore que j'existe !  
Seigneur ! votre servante est vieille et pauvre et triste...  
Comme un enfant qui dédaigne un jouet, le malheur  
Délaisse dans un coin ce fantoche sans âme ;  
Et c'est pourquoi, Seigneur, une très vieille femme  
Qui penche vers le sol un front vide d'espoir ;  
Dont les mains que raidit l'approche de la mort  
Ne savent plus se joindre en geste de prière,  
Vous prie, et ce sera sa demande dernière :  
Laissez-moi retourner aux ombres du néant !  
Laissez mon pauvre corps, déjà courbé vers elle,  
S'endormir dans la terre en un sommeil d'enfant.  
Dites-vous bien, Seigneur, que chaque heure nouvelle,  
Et que chaque réveil ne furent que tourments ;  
Et qu'il ne me faut plus l'espoir de jours meilleurs  
Pour voir entrer la mort, sans crainte ni tristesse ;  
Car la mort est le but que j'appelle sans cesse  
Et que j'aurai payé de toutes mes douleurs.  
Que le riche ait besoin de promesses ultimes  
Pour mourir sans regrets, Seigneur ! je le comprends !  
La mort est pour le pauvre une mère divine  
Qui berce la douleur de son petit enfant.



MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

ROYAUME DE FRANCE

## LES NOËLS ÉTEINTS

C'est l'heure de mon cœur et le soir, sur le monde,  
Joint ses mains de sommeil, ses ténébreuses mains ;  
C'est l'heure, doucement, où se rêve la ronde  
Des vieilles de légende et des mystiques nains.

Entendez-vous là-bas, là-bas dans ma pensée,  
Les aïeules conter de fabuleux récits ?  
Comme un silence d'aile et de branche froissée,  
Le passage muet, sur l'ombre, des esprits ?

Je vois, dans les maisons anciennes de mon âme,  
La veille des petits devant le feu ronflant :  
Ils entendent, de rêve, une très vieille femme  
Et le vent qui dans l'ombre erre rythmique et lent.

Ce sont de très vieux soirs dans de vieilles chaumières ;  
Ce sont de vieux hivers qui neigent au dehors...  
Alors dans la douceur tremblante des lumières,  
Doucement, doucement, ô mon cœur, tu t'endors...

La vieille parle au loin et l'histoire s'achève  
Au loin, dans un manoir, comme une fin de jour,  
Tandis que dans un coin très vague un rouet rêve,  
Comme un cœur de princesse exilé de l'amour,

O douceur, ô langueur ! Ce souvenir de choses  
Qui ne furent jamais, pour nous, qu'un souvenir !  
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses !  
Et morts ! si douces morts qu'on en voudrait mourir !

Jadis, dans notre enfance, un prince, une princesse  
Que nous pleurons parfois, et, combien rappelé  
D'amour et de regret ! quelqu'un de la tristesse,  
Quelqu'un de bien aimé, quelqu'un s'en est allé !

## ÉCHOS DE VALSES

Valses d'antan, vales muettes!  
Rhythmes bercés aux jardins d'autrefois...  
Cloches d'antan, minces, fluettes.  
Fuite d'échos qu'en mon âme je vois...

Choses d'antan, subtilisées :  
Chambre déserte où se fane un parfum...  
Choses d'amour, éternisées :  
Fleur de baiser qui s'effeuille en chacun.

Voix du passé, voix incertaines,  
Comme un écho de refrains bien connus ;  
Voix qui s'en vont loin, et lointaines,

Bons souvenirs, en allés, revenus...  
Rhythmes en rond d'escarpolettes!  
Valses d'antan... Pourquoi muettes ?

1888.

## LE PASSÉ QUI FILE

*Cent*  
La vieille file et son rouet  
Parle de vieilles, vieilles choses ;  
La vieille a les paupières closes  
Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blanche ;  
La vieille file lentement ;  
Et pour mieux l'écouter, se penche  
Sur le rouet bavard qui ment.

Sa vieille main tourne la roue,  
L'autre file le chanvre blond :  
La vieille tourne, tourne en rond,  
Se croit petite et qu'elle joue...

Le chanvre qu'elle file est blond ;  
Elle le voit et se voit blonde ;  
La vieille tourne, tourne en rond,  
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement  
Et le chanvre file de même ;  
Elle écoute un ancien amant  
Murmurer doucement qu'il l'aime...

Le rouet tourne un dernier tour ;  
Les mains s'arrêtent désolées ;  
Car les souvenirs d'amour,  
Avec le chanvre, étaient filées...

## VERS L'OUBLI

Que de barques déjà, car mon cœur est très vieux,  
S'ennuyant de la rive, au loin s'en sont allées !  
Que d'ailes, et si loin, de la grève envolées !  
Ma vie est seule et triste ainsi qu'un soir d'adieux.

Oh ! regarder parfois là-bas d'où l'on arrive !  
C'est si doux cette fuite et cet éloignement  
Sans rames et sans rythme et porté seulement  
Sur du temps et du rêve ! Oh ! vivre à la dérive !

Etre pour l'oublier, comme un beau soir d'été,  
Impassible et voilé, la vie un clair de lune !  
Et puisque l'espérance au calme est importune,  
Se souvenir très vaguement d'avoir été...

1886.

9.

## RONDE DE VIEILLES

Petites vieilles, mes pensées,  
Il neige, il tombe du lointain,  
Un peu de mort et d'incertain  
Sur toutes les choses passées.

En moi, pourquoi cette froidure ?  
Et ce calme et ces longs hivers ?  
Et ces lugubres ciels couverts ?  
Et cet hiver qui dure et dure ?

Petites vieilles inutiles,  
Faites du feu de vos passés,  
Et de tous ces roseaux cassés,  
Et de tous ces rêves stériles.

Les souvenirs de toutes sortes  
Brûlez-les comme du sarment,  
Et chauffez-vous très longuement  
Au petit feu des branches mortes.

Parlez-vous bien, dans vos souffrances,  
De ces bons jours de l'Autrefois,  
Et videz encor de vos doigts  
Les fuseaux bleus des souvenirs.

Et quand la nuit, la nuit pleureuse,  
Dans la chaumière se fera,  
L'une de vous rallumera,  
Comme une lampe un peu fumeuse,

— Oh! pourquoi faut-il que je pleure  
De n'en avoir oublié rien? —  
La souvenance, la meilleure,  
De celle que vous savez bien...

## LES ROUETS

C'était Celle des nuits anciennes et secrètes,  
Dont les petites mains berçaient si bien le cœur ;  
Dont les durables mains, de leurs chaînes muettes,  
Me liaient à jamais à tout ce vieux bonheur ;

A ce malheur de la maison inoubliable,  
De la maison fatale où bien des soirs encor,  
Les Mortes fileront leurs fuseaux de vieil or  
Sur l'éternel sanglot d'un rouet pitoyable.

Et, dans la chambre de mystère où je l'oublie,  
Parmi les souvenirs dédorés d'autres jours,  
Morte, oh ! morte elle est là, mais non ensevelie ;  
Et je ne puis rouvrir la maison des amours.

Las ! Hélas ! J'y laissai cette âme de ma vie,  
Et ma force d'aimer... J'y laissai tout mon cœur.  
Et les pâles rouets y filent, à l'envie,  
De la douleur... de la douleur.

1886.

## CELLE D'AUTREFOIS

Je suis celle qui s'est enfuie  
De ton cœur, un soir d'autrefois ;  
Celle qui pleure et qui s'ennuie,  
Qui n'a plus de corps ni de voix.

J'étais d'une chair triste et belle  
Et si lointaine en sa pâleur,  
Qu'à peine il te souvient d'elle  
Comme d'une morte en ton cœur.

Ah ! c'est que j'étais de la terre ;  
Que j'aimais la ville et le jour  
Et que je t'ai vu solitaire  
Avec des songes pour amour !

---

Pourtant lorsque parmi les hommes  
Tu ramènes tes jours brisés,  
Je t'aime tant qu'à deux nous sommes  
Du souvenir de nos baisers.

C'est que je suis ta prime vie ;  
Je suis l'amante d'autrefois ;  
La chair de ta première envie ;  
Celle qu'en rêve tu reçois.

1886.

## OU S'EN VONT LES CHEMINS

Par le vitrail, du haut de son manoir,  
La belle enfant, la douce châtelaine,  
Voit, là-bas, sur les routes, dans la plaine,  
Un peu d'automne pourpre, un peu de soir.

Oh ! ces chemins et ces routes lointaines !  
Les bien aimés s'en sont allés par là...  
Oh ! les chemins ! tout ce qui s'en alla,  
Ne nous laissant que regrets et que peines...

La douce enfant ! Dans son regard profond,  
Si lointain de regrets et de pensées,  
C'est la douceur des pauvres délaissées  
Et leur douleur pour ceux-là qui s'en vont.

Oh ! les chemins ! Ils s'en vont de notre âme  
Et s'enfoncent là-bas, dans le passé...  
Comme on est seul ! Comme on est délaissé !  
La souvenance appelle et nous réclame.

La pauvre enfant ! Dans le soir de ses yeux,  
Étoile d'ombre, un pleur vient à paraître...  
Oh ! les chemins ! Et c'est dans tout son être,  
Comme un qui part et comme des adieux.

O les chemins ! Les routes désolées !  
On voit toujours quelqu'un du souvenir,  
A l'horizon s'en aller et partir,  
Partir au loin des heures envolées.

La pauvre enfant ! Dans ses yeux il fait noir.  
Le soir tombé rêve de l'heure morte...  
Tous les aimés ont dépassé la porte,  
Et, dans son cœur, il tombe un peu de soir.

1888.

## DÉDICACE

Pour celle de la tour d'amour,  
Celle qui va sur la montagne  
Et que ma pensée accompagne,  
Parmi les jardins d'alentour.

C'est la douce et lente marquise  
Tant ses blonds cheveux sont cendrés  
Et vaporeux, comme poudrés  
D'un souvenir galant qui grise.

Puis vint le soir intense et lent  
De ce meilleur de nos dimanches  
Et la lune, parmi les branches,  
Poudra ses blancs cheveux d'argent.

---

Alors, dans une grotte obscure  
Où nous passâmes par hasard,  
Comme un berger qui d'un regard,  
Peut lire la bonne aventure,

En un miroir mystérieux  
J'ai vu, par un reflet d'étoile,  
Se soulever un coin du voile  
Dont le temps se cache à nos yeux.

1888.

## LES PORTES CLOSES

O vous, chères, que j'ai connues  
Et qu'aux jours tristes je revois,  
Vous voici, ce soir, revenues,  
Car mon cœur pleure d'Autrefois.

Quand, me rappelant vos caresses,  
Je pense à celles qui viendront,  
Mes mains sont lourdes de paresse,  
Je ne tends même plus mon front.

Car c'est vous seules que j'écoute,  
Qui, dans le crépuscule aimé,  
De vos voix où tremble le Doute,  
Chantez en un palais fermé.

---

Moi, j'attends qu'à travers la porte  
Close par mon fol abandon,  
Votre chanson de deuil m'apporte,  
Un peu de rêve et de pardon...

Oui, c'est vous seules, vous lointaines,  
Dont me revienne encor la voix,  
O vous toutes qui fûtes miennes  
Dans l'inoubliable autrefois.

Là, vous êtes dans l'ombre, seules,  
Telles que vous m'apparaissez  
Déjà semblables aux aïeules,  
Parlant de très lointains passés ;

Et j'entends vos voix paresseuses,  
Si douces que j'en souffre un peu,  
Comme un chœur de tristes fileuses,  
Assis, un soir, autour du feu.

1888.

## HALLALI!

Hallali ! Hallali ! Je suis le cor qui pleure,  
Attendant l'horizon du soir ;  
Qui se lamente et peine l'heure  
D'inconsolable désespoir...

Hallali ! Hallali ! Mon âme sur la tour  
Corne solitude et détresse ;  
Oh ! que me vienne un peu d'amour,  
Pour ensevelir ma tristesse...

Hallali ! Hallali ! Les blanches châtelaines  
Ont quitté le triste manoir ;  
Hallali ! Holà ! vers les plaines  
Mon cor pleureur, et vers le soir..

---

Hallali! Je suis seul dans le soir de mes jours ;  
Pleurez mon pauvre cor sonore!  
Holà! Quelqu'un des alentours,  
Oyez mon cor qui vous implore...

Hallali! Hallali! Oyez le cor qui pleure,  
Attristant l'horizon du soir ;  
Qui se lamente et peine l'heure,  
Qui peine l'heure vers le soir.

1888.

## LE ROUET DE VIE

Mon âme tourne sans amour,  
Le rouet de l'an solitaire ;  
La nuit efface chaque jour,  
Sans que je regarde la terre.

Mes yeux sont à jamais posés  
Sur les mensonges dont j'abreuve  
Ma soif des idéals baisers,  
Et de mon cœur ma vie est veuve.

Ma vie est veuve d'ici-bas ;  
Elle est veuve et triste sans doute ?  
Je ne sais, n'ayant même pas  
Remarqué son deuil sur ma route.

Mais je la pressens sans la voir :  
Ce doit être une fille sombre,  
Aimant l'automne dans le soir,  
N'errant qu'aux étoiles, dans l'ombre.

Car n'est-ce pas le soir douteux  
Que se cueille dans les pelouses,  
Le regard des mensonges bleus  
Eclos au seuil des nuits jalouses ?

J'aime tout ce qui va finir,  
Ce qui défaille et ce qui tombe,  
Et j'entends, dans le soir, s'unir,  
S'unir des ailes de colombe.

J'aime les chambres de mon cœur,  
Où filèrent des mains étranges ;  
Là, dans un très ancien bonheur,  
J'ai vu, je crois, mourir des anges.

Mon âme tourne avec amour  
Le rouet des pâles mensonges ;  
La nuit s'efface dans le jour  
Sans me réveiller de mes songes.

## MISÈRE

Depuis que le palais de mes songes  
Et de mes amours fut dévasté  
Par le peuple jaloux des mensonges,  
Je traîne ma pâle royauté.

Je suis l'étrange indigent de rêves,  
Ce mendiant d'anciens parfums,  
L'exilé des faméliques grèves,  
Qui prie aux routes des temps défunts.

Et vous, passantes en ma misère,  
Si mon amour vous implore, il ment  
Car mes mains pauvres sont en prière  
D'un peu de souvenir seulement.

La paix habitait ma maison ;  
Je vivais seul, mais sans tristesse ;  
J'étais jeune de ma jeunesse ;  
Les fleurs naissaient en leur saison.

Mais les jours sont faits de mystère,  
De rigueur et d'étrangeté ;  
Les roses meurent de l'été  
Quand il ne pleut pas sur la terre.

Les barques voguent sans amour  
Quand la brise s'est ralentie ;  
Mon âme reste repentie  
D'avoir eu trop de joie un jour.

Tout est un peu maudit sans doute,  
Le plaisir comme la douleur ;  
On laisse un regret de son cœur  
Dans les auberges de la route.

Un peu maudit, oui, je le crois,  
Le destin des choses mortelles ;  
Car même la gaité des ailes  
De nos moulins est faite en croix.

## CHANSON

Eloigne, oh! ces lèvres encore  
Jadis si doucement parjures;  
Et ces yeux, ces aubes impures,  
Lumières abusant l'aurore.

— Mais rends-moi mes baisers donnés,  
Pauvres baisers !  
Sceaux de l'amour en vains signés,  
Sitôt brisés !

Cache ces collines de roses,  
Cache, oh! les neiges de tes seins,  
Et leurs roses qui sont écloses,  
Comme un Avril en des jardins.

---

Oh! mais rends-moi d'abord mon cœur,  
Mon pauvre cœur  
Captif aux neiges de ton cœur !  
Rends-moi mon cœur.

1886.

## SOIR INTENSE

C'était un soir d'étranges extases,  
Un soir où les roses trop écloses  
Se mouraient d'épanouissement,  
Comme meurent les roses des vases.

C'était un soir où même les choses  
Semblaient mourantes étrangement  
Et comme lentes, évanouies,  
D'être, en ce soir, trop épanouies.

Et nous vîmes tomber des pétales  
Dans l'attente amoureuse des heures  
Et nous gardons à jamais au cœur,  
La langueur de ces heures fatales.

Car jamais tes lèvres de bonheur  
Ne seront plus douces ni meilleures  
Qu'en ce soir de trop lentes extases  
Où les roses, trop épanouies,  
Se mouraient d'extases inouïes,  
Ainsi que les roses dans les vases.

1889.

## MAISON DE MALHEUR

L'ennui tisse aux coins de mon cœur,  
Comme des toiles d'araignées,  
De grandes ombres imprégnées  
Du souvenir de mon malheur.

Oh ! la demeure solitaire,  
Sans espérance et sans amour,  
Où la douleur s'assit, un jour,  
Comme une sœur mystique et chère.

O la triste, triste maison !  
Le silence en devient le maître ;  
Toutes les larmes de son être  
On les y pleure sans raison.

Parfois notre âme, elle est trop pleine,  
Oh! fuir alors! Mais c'est en vain!  
On a tant pleuré qu'à la fin  
L'on ne peut vivre sans sa peine.

Les pleurs font aimer la prison.  
Ne sortez pas, c'est inutile,  
Vous seriez comme un qu'on exile,  
Regrettant la triste maison.

Car vous avez pris la coutume,  
Le ciel pur vous serait mortel!  
De respirer l'ambre et le sel  
D'un air saturé d'amertume.

## LES LÉGENDES

Nous sommes les filles du Rhin,  
Les vierges mortes des légendes,  
Celles des berges et des landes,  
Faites de lune et de matin.

La nuit, nous traversons les villes,  
Silencieuses, en secret,  
Et rien, par nos ombres fragiles,  
N'est émerveillé, ni distrait.

Les maisons où l'on a chanté  
Les fables dont nous sommes reines  
Demeurent closes et sereines,  
Dans l'oubli, dans l'obscurité.

Pourquoi réveiller vers les songes  
Les morts de nos vaines croyances?  
Que leur importent les mensonges  
De nos subtiles apparences ?

Aussi, nous les filles du Rhin,  
Survivances d'époques sombres,  
Nous suivons, à travers les ombres,  
Notre mystérieux chemin.

L'oubli qui nous rend invisibles  
Ne sait pas qu'en des pays bleus  
Il est un manoir merveilleux,  
Aux tours de rêve inaccessibles.

Là, par un étrange mystère,  
Toutes les reines d'autrefois  
Et les princesses de naguère  
Et les pâles filles des rois ;

Là, toutes celles des ballades  
Que les mères ne chantent plus  
Aux berceaux des enfants malades,  
Retrouvent leurs anneaux perdus.

---

C'est là que nos voix étouffées  
Rediront les légendes d'or.  
C'est là que nous serons encor  
Celles qui sont mortes, les fées.

Oui, c'est là-bas, à ce manoir  
Dont les fenêtres sont en fête,  
C'est au cœur des divins poètes,  
Que nous irons frapper, un soir.

1888.

## LES MAINS

Sur les fenêtres de mon cœur  
Deux pâles mains se sont collées,  
Mais de douleur et de malheur,  
Mains de la mort, mains effilées.

C'était sinistre de les voir  
Si nocturnement illunées,  
Levant vers moi leur désespoir,  
Telles que des mains de damnées.

Et Celle de ces mains de deuil,  
Qui donc pouvait-elle bien être,  
Pour que la mort fût sur mon seuil,  
Depuis ce soir de la fenêtre ?

Non, ces mains ne pouvaient bénir ;  
Maudites, certes, étaient-elles ;  
Puisque j'ai désiré mourir  
D'avoir vu leurs pâleurs mortelles ;

Puisque le vin de mes amours,  
Amertumeux et plein de larmes,  
Endolorit le pain des jours,  
Depuis leur signe aux fatals charmes.

Mains sinistres ! mains de poison !  
Geste de ténébreuses vierges !  
Vous avez lui dans ma maison,  
Comme deux mortuaires cierges.

Ma douleur regarde la mort,  
Car l'espoir a fermé sa porte...  
Et, tristement, le vent du Nord  
Souffle sur ma chandelle morte.

## MUSIQUE D'OMBRE

Un peu de musique incolore,  
Afin d'éterniser ce soir,  
Et qu'il revive et dure encore  
Aux tristes nuits de nonchaloir...

Résonnance lunaire et lasse,  
Ecluse d'ombre dans le rêve,  
Et dont la phrase ne s'achève  
Pour qu'à jamais elle s'efface...

Oh ! doucement ! Loin de mes yeux !  
Un peu vers le cœur, mais dans l'âme...  
Près de l'amour, loin de la femme...  
Que je m'en sente un peu plus vieux !

---

D'où vient ce baiser d'inconnue  
Que ma lèvre n'a pas rendu ?  
Elle s'en va, la bienvenue !  
Elle s'en va ! Tout est perdu...

Tout est pourtant bien dans cette heure :  
La mélodie éteinte en l'ombre,  
Et plus de rythme et plus de nombre  
Et qu'elle meure... et qu'elle meure...

1886.

## A MA CHÈRE MORTE

Cygne endormi sur le lac d'azur,  
Son cœur, Seigneur ! était bien trop pur,  
N'est-ce pas ? et trop pure son âme ?

Ses mains étaient trop blanches pour nous,  
Et ses gestes trop simples, trop doux,  
Trop douce sa douce voix de femme !

Elle a joint ses mains avec regret,  
Car nulle autre ne nous aimerait  
Plus autant, plus comme elle, sans doute !

Sa mort fut comme un effeuillement ;  
Sa vie, une chanson doucement  
Murmurée, au loin, sur notre route...

## CRÉPUSCULE D'AMOUR

Oh! que de crépuscule en moi-même!  
Quelle douce pénombre équivoque!  
C'est le meilleur des temps où l'on aime,  
Le meilleur de l'amour qui s'évoque.

Comme en une eau terne et vespérale,  
Dans le miroir de mes souvenirs,  
Elle toute, un fantôme très pâle,  
Apparaît à travers mes souffrances.

Certe, elle est douce ma solitude!  
Et douce aussi la paix de mon âme!  
Mais je suis triste de l'habitude  
De l'avoir aimée, elle, la femme!

Après les adieux et la rancune,  
L'amour ne t'a pas fermé sa porte,  
Et me voilà ! je t'aime comme une  
Qui serait lointaine et comme morte.

Oh ! oui qu'il pleuve encore, qu'il pleuve  
En moi, le regret des bonnes heures,  
Et qu'encore mon âme s'émeuve  
De tristesses pour toi, les meilleures.

Encore un peu de ce crépuscule,  
De cette pluie et de cet automne,  
De cette rancœur qui me recule  
Vers ma vie abolie et si bonne !

## CELLES DE LA NUIT

Aux bords opalisés de lune  
Et déserts d'adieux éternels,  
Nous errons, seules, une à une,  
Veuves des lys spirituels;

Et nos mains, à jamais marries,  
Ont oublié l'art des fuseaux,  
Fleurs nonchalantes et flétries,  
Nénuphars exilés des eaux.

L'amour a blessé toute envie;  
C'est pourquoi telles nous voici :  
Immarcessibles à la vie,  
Comme mortes déjà d'ici.

Tocsin de cloche, appel nocturne,  
L'espoir du cœur a tu sa voix ;  
Nos lasses mains ont brisé l'urne  
Dans quoi nous buvions autrefois.

Là, sous des robes nuptiales  
Dont nul n'entr'ouvrira l'orgueil,  
Voilant le mal qui nous fit pâles,  
Nous illuminons notre deuil,

Et contemplons, bien résignées,  
Passer sur l'eau de nos douleurs,  
Les barques folles, mais signées  
Du souvenir de nos pâleurs.

Par les soirs bleus et les nuits brunes,  
Je me souviens de mon vieux cœur ;  
Je rêve à mes vieilles rancunes,  
Et je songe à l'ancien bonheur.

Ce qu'ont laissé de souvenance  
Les jours passés, oh ! c'est si peu !  
Moins de baisers que de souffrance  
Et plus d'ennuis que de ciel bleu !

Que de pleurs a pleurés mon âme !  
Si peu d'amour et tant de deuil !  
Non ! Je ne sais plus qu'une femme  
Deux fois ait passé sur mon seuil.

Et l'oubli ne clôt pas ses portes...  
C'est triste de se souvenir  
Qu'en soi tant de choses sont mortes,  
On voudrait bien aussi mourir.

1886.

AIR DE GUITARE

Je chante un amour de ballade  
Sans rancœur et sans trahison,  
Un amour de vieille chanson,  
Dont mon pauvre cœur est malade,  
    Bien malade...

Il est dans les refrains anciens,  
Rempli de leurs plaintes fatales,  
Dans les chansons sentimentales,  
Et les vieux airs que l'on fait siens ;  
    Je m'en souviens.

Il est dans toutes les tristesses  
De viole et d'accordéons,

Et le meilleur que nous ayons,  
Sont ses rêves et ses faiblesses,  
Et nos faiblesses ;

Amour des aimés radieux  
Qui vont, les soirs de clair de lune,  
Avant le temps de la rancune,  
Avant l'époque des adieux,  
Tristes adieux,

Amour de tous ceux de la terre,  
Qui s'aimèrent aux temps passés,  
Amour des pauvres trépassés,  
Celui d'hier et de naguère,  
Et de naguère...

Amour au fond de nos amours ;  
Un peu plaintif, un peu malade,  
Un peu mesquin, même un peu fade,  
Qu'on a dans soi depuis toujours,  
Et pour toujours...

Amour, vieil amour de ballade,  
Qui n'a jamais été, jamais !  
Amour de vieille chanson, mais  
Dont mon pauvre cœur est malade,  
    Bien malade...

1887.

## SOLITUDE

O seule, et triste, et d'âme sombre!  
Tout s'enténébre autour de moi,  
Et le soir, me hantant d'émoi,  
Met à mes yeux la mort de l'ombre.

Et j'ai peur de ma voix, j'ai peur,  
Son aile cogne le silence,  
Et ma plainte humaine offense  
Les coins solitaires du cœur.

Je n'ose plus filer. La laine  
S'englué après mes pauvres doigts,  
Et c'est l'âme de l'Autrefois  
Dont je me narre de la peine.

Dehors, sous la nuit qui s'amasse,  
Et sur les grands étangs du soir  
Les cygnes s'endorment de noir,  
Et leur lueur au loin s'efface.

O nuit! Clarté de l'Autrefois!  
Tout s'illune de ton mystère;  
Que je suis seule sur la terre,  
Que je suis seule dans ma voix!

Oh! j'ai peur de la nuit, j'ai peur!  
L'immensité porte rancune.  
Ouvrez la porte au clair de lune,  
Mon Dieu! dans mon si pauvre cœur.

1887.

## ÉCARTE DE MON CŒUR

Écarte de mon cœur tes chères mains maudites,  
Et tes cheveux de mal qui m'oppressent encor  
D'amour qui se regrette... Au loin j'entends le cor  
Qui chante au fond des temps les caresses proscrites...

Tu ne cueilleras plus du moins les lys de nuit,  
Lys ténébreux et blancs, fleurs de mort et de lune,  
Dont mon âme hivernale, en givre de rancune,  
A gelé ta fenêtre idéale qui fuit.

Vois cette floraison chimérique, inutile,  
De mon rêve exilé du temps à tout jamais ;  
Songe au pauvre qui pleure au pied de ton palais,  
Oh ! et file en regrets le souvenir stérile...

## COMMÉMORATION

Tant d'abandon et solitaire  
Était ma chambre en ce soir-là,  
Qu'un peu de sommeil salubre  
En souvenance m'exila ;

Et les belles effarouchées  
Revinrent aux fuseaux heureux,  
Troubler le rêve poussiéreux  
De leurs ballades desséchées.

Leurs lasses mains, candidement,  
Étaient peureuses que tout signe  
Ne fût à mon rêve d'amant  
Comme une caresse de cygne ;

---

Et leurs voix étaient spéciales  
Du rythme de tous les mensonges,  
Fleurs héraldiques et royales  
Aux manteaux d'azur de mes songes.

1887.

## SOIR

Dors en mes yeux, songe irréel de femme,  
Loin de ma chair, loin de mes mains ;  
Songe en mes yeux, dors en mon âme,  
Visible en mes seuls et tristes chemins.

Que le secret abaisse sa paupière  
Sur ton être à la mort pareil,  
Et que nul n'entr'ouvre la pierre  
Qui scelle au jour ton vespéral réveil.

Ombre des nuits seules et boréales,  
Dans ma douleur reviens t'asseoir,  
Et que les heures musicales  
Larment de lys le grand silence noir.

1886.

13.

## LES SOUVENANCES

Nous sommes les pâles Ophélie,  
Qui dérivent aux reflux des âges,  
Vers les mornes et lointains rivages  
Des choses à jamais abolies.

Nous sommes les bonnes souvenirs  
Qui passent à l'heure solitaire,  
Sur l'eau des ombres et des silences :  
Nous sommes des mortes vers naguère.

Voilà des plaines, voilà des villes  
Et des montagnes et des vallées :  
Voilà des villages et des îles  
D'où les destins nous ont exilées.

Et nul de ces maisons en ténèbres  
Dont l'hiver des temps a clos les portes,  
Nul ne vient voir, sur les eaux funèbres,  
S'en aller le cortège des mortes.

Et cependant voilà des lumières  
Et des chansons d'aïeules connues :  
Le passé vit encor aux chaumières  
Où nous fûmes jadis bienvenues.

Mais les mains qui nous ont caressées  
Ont à jamais fermé leur demeure  
A celles qui passent après l'heure,  
En prière des choses passées.

1890.

## PRIÈRE

A l'ombre de ma solitude  
Longtemps, Seigneur, je fus assis,  
Sans regrets, sans inquiétude,  
Sans larmes vaines et sans cris!

Mais j'ai vu les yeux des mensonges ;  
Quelqu'un m'a dit et je comprends  
Que mes songes étaient des songes  
Et ue c'est en vain que j'attends.

Maintenant que je suis sur terre  
Et dans la foule et parmi vous,  
Je vois mon âme solitaire,  
Je vois mes yeux hagards et fous.

---

Aussi, mon Dieu ! quand je désire  
Vous supplier de tous mes vœux,  
Je ne sais plus ce qu'il faut dire,  
Je ne sais plus ce que je veux.

Oh ! rendez-moi les mains divines,  
Les yeux divins de mon erreur !  
Les mains d'amour, ces mains câlines  
Qui ne caressent que le cœur.

Oh ! rendez-moi ma solitude,  
Son mensonge et son bercement,  
Puisque j'ai la douce habitude  
D'écouter une voix qui ment.

## LA CHANSON DU FOU

Je pleure de bien étranges peines...  
Et les vieilles, n'ayant plus de laine,  
Ont fini leur ballade des reines,  
Dans mon cœur, ce hameau de fables et d'histoires...

Mais quel est donc, là-bas, ce fou  
Qui chante des choses, Dieu sait d'où?  
Qui chante ainsi, là-bas, le long des routes noires?

Lors la princesse émerveillée,  
Dans la légende de la veillée  
Très doucement s'est éveillée,  
Et puis s'est rendormie au bois de ma pauvre âme...

Oh ! Vers la lune, ce fou qui clame  
Des mots d'amour qu'on ne comprend pas !  
Ce fou qui marche seul et chante ainsi, là-bas !!

Oh ! plaise qu'en mon âme en peine,  
La malade petite reine,  
Au clair de lune de la fontaine,  
Dorme son rêve d'or au manoir de langueur !

Triste pourtant, ce fou sans légende,  
Qui fait si pauvrement que l'entende  
La dormeuse en mon cœur, la belle-au-bois qui meurt.

1893.

## LA DERNIÈRE VISITEUSE

Elle entrera chez moi, comme ma bien-aimée,  
Sans frapper à la porte et familièrement,  
Ne faisant ni de bruit, ni de dérangement,  
Enfin comme entrerait la femme accoutumée.

D'ailleurs, comme déjà la chère le savait,  
Elle n'aura pas peur en voyant mon visage  
Si pâle et si défait, et bien douce et bien sage,  
S'assoiera sans parler à mon triste chevet.

Et moi, qui dès longtemps suis fait à la pensée  
D'être un jour visité par elle, je serai  
Sans émoi de la voir, et je la laisserai,  
Sans dégoût, dans sa main prendre ma main glacée.

Lors elle parlera, doucement et très-bas,  
Des choses du passé, d'une province chère,  
D'une maison bien close et pleine de mystère,  
Et de tristes amours que je n'oublierai pas.

Et, maternellement, comme l'eût fait ma mère,  
Après m'avoir parlé quelque temps du bon Dieu,  
La chère me dira : « Veux-tu dormir un peu ? »  
Et, content de rêver, je clorai ma paupière.

1885.

## NUIT D'ÉTÉ

Vos longs baisers de lune, épanchus sur les temps  
Comme des mains impériales,  
Me font mourir de vous, ô les nuits nuptiales,  
En l'Invisible que j'attends.

Viendra-t-elle avec vous, jeune et pâle des songes  
Soufferts en vos lascivetés ?  
Viendra-t-elle au palais funèbre des mensonges,  
Comme l'Ange des vérités ?

Qu'elle soit votre sœur pour ses yeux de pensée  
Et que sa lèvre au goût de miel,  
Entr'ouvre à l'infini de mon attente, ô ciel !  
La chambre où, dans mon cœur, la lune s'est glissée.

## LES VOIX LOINTAINES

Celui qui n'a pas tout mon cœur  
Ne saura rien de ma pensée :  
L'âme qui n'est pas la sœur,  
La sœur jumelle de mon âme,  
N'entendra rien à ma douleur.

Ma vie en deuil, comme une femme  
Qui pleure longtemps, s'est lassée  
Et mon âme, discrète et pâle,  
N'est plus qu'une chapelle close  
En un cimetière oublié.

Nul genou, sur la blanche dalle,  
Depuis longtemps ne s'est plié,

Et c'est, à l'heure où toute chose  
Se transpose un peu de mystère,  
Dans la chapelle solitaire,  
Une musique liturgique  
Si profonde et si vespérale  
Et si lointaine de la terre,  
Une musique qui s'exhale  
En l'âme close d'un cantique :  
Des voix de femmes inconnues  
Et de simples congréganistes ;  
Des voix on ne sait d'où venues,  
Mais si pénétrantes, si tristes...  
Et l'orgue un peu les accompagne...

Et c'est le soir dans la campagne.

1886.

## LES ANGELUS

Cloches chrétiennes pour les matines,  
Sonnant au cœur d'espérer encore !  
Angelus angélisés d'aurore,  
Las ! où sont vos prières câlines ?

Vous étiez de si douces folies !  
Et chanterelles d'amour prochaine !  
Aujourd'hui souveraine est ma peine,  
Et toutes matines abolies.

Je ne vis plus que d'ombre et de soir ;  
Les las Angelus pleurent la mort,  
Et là, dans mon cœur résigné, dort  
La seule veuve de tout espoir...

## LA CHEVAUCHÉE

A l'horizon des grises plaines  
De mes pensées et de mes peines,  
Là-bas, vers ce morne lointain  
De lune sur des brumes pâles,  
Oh ! ce galop triste et sans fin !  
Ce galop de blanches cavales.

Et mes princesses nuptiales,  
Déjà lointaines, vespérales,  
Les belles-au-bois de mon âme,  
Ces inoubliables d'amour,  
Vers qui mon cœur se plaint et brame  
Pour un inutile retour ;  
Celles de là, mes Walkyries,

---

Toujours plus pâles et plus pâles,  
Chevauchent au loin des prairies,  
Le galop des blanches cavales.

1888.

## LAISSE MOURIR LES ROSES

Vois se faner dans les automnes  
Les pâles roses de ton front ;  
Vois se faner les roses  
Dont les pétales tomberont,  
Doucement lents et monotones,  
Sous nos paupières closes...  
Laisse mourir les roses...

Laisse tes mains sur mes pensées,  
Laisse tes lèvres ointes,  
Tes lèvres si souvent baisées,  
Laisse ta lèvre et tes mains jointes  
Au front de mes pensées.  
Et laisse alors les litanies

---

Des nonnes errantes dans les ténèbres,  
Geindre et se plaindre autour de l'église qui dort,  
D'où le remords les a bannies ;  
Laisse tomber la douleur et la mort  
De leurs lèvres funèbres...

Qu'importe! N'ai-je pas autour de ma pensée,  
Où le serpent de l'angoisse se tord,  
Tes chères mains, endormeuses de mort?  
Et n'ai-je pas, ma chère femme,  
Les pâles roses de ton front  
Dont les automnes tomberont  
Comme des baisers sur mon âme?

Laisse mourir les roses...

1890.

## LES CYGNES

Sur le pâle étang de mon rêve,  
Sur ces eaux mourantes, parfois  
Sinistres de l'étrange voix  
Surnaturelle qui s'en lève ;

Sur l'étang du rêve, tout blancs,  
Les Cygnes lents de la légende  
S'en viennent, et l'on se demande  
De quel mystère ils sont si lents ?

Pour quels secrets, quelles histoires  
De chambres d'or et de manoirs,  
Que des soirs, de fabuleux soirs  
Nous voilent de leurs ailes noires ?

Et pourquoi si fière et si grande,  
L'attitude de ces oiseaux?  
Si superstitieux, ces eaux  
Et ces Cygnes de la légende?

Voyez! oh! voyez, des colombes  
Volètent autour de leur front!  
Pourquoi penser qu'ils s'en iront  
Vers l'autre monde et vers les tombes?

1888.

## VISION

Dans la misère de mon cœur,  
Dans ma solitude et ma peine,  
Dans l'immémoriale plaine  
De mon passé tout en douceur,  
Sous un peu de lune d'amour,  
Par une pâle fin de jour,  
Trois blanches filles taciturnes,  
Plus ténébreuses, plus nocturnes  
Que la polaire et vaine plaine,  
Trois blanches filles ont passé  
Sur un peu de lune d'amour...  
Et c'est cela tout mon passé.

## SON AME

Afin d'entendre ses fallaces  
Et ses menteuses espérances,  
Et les ressouvenances lasses  
Qui closent les vieilles souffrances,

Mais sans pardonner au malheur  
Qui fana la fleur de son cœur,  
Quand elle vint s'asseoir, en peine,  
Auprès du soir, comme une sœur,

Le soir, émané de la plaine,  
Du lac et de sa solitude,  
S'épandit en son pauvre cœur,  
Comme une peine dans sa peine.

---

Et son âme, par habitude,  
N'est plus aujourd'hui qu'une grève  
Où toute veuve, dans son rêve,  
Viendrait pour mirer sa douleur.

1887.

## LES FABLES DE L'ÉCRAN

Sur les moires et le velours,  
Mystérieusement les reines  
Brodent en fabuleuses laines  
Les chimères de leurs amours ;

Mais leurs rêves de jeunes filles,  
Si loin des mains qui vont au mal,  
O Lune ! tu les éparpilles  
En étoiles vers l'Idéal ;

Et leur virginité s'oublie  
Parmi les lacs et les étangs,  
Et la voilà, pauvre Ophélie,  
Toute en des fleurs de l'autre temps...

*mil*  
*mon*

Nul ne sera Celui des peines,  
Celui du rêve et de l'espoir  
Que les belles ont, quelque soir,  
Laisse mourir près des fontaines.

1887.

## LOHENGRIN

Au loin, des ballades meilleures  
Closent mes yeux extasiés,  
Et je m'endors vers d'autres heures  
Sur des seins d'amours oubliés.

Le Cygne de mon rêve entraîne  
Mon cœur tristement ébloui  
De n'avoir plus toute sa peine  
Loin du rivage évanoui.

Et dans l'oubli de la nuit noire  
Qu'il trouble en ce lac de mes jours,  
Le Cygne vogue par la moire  
Attiré vers les voix d'amours,

---

Tandis que la lune hivernale  
A mis sa fleur, sa froide fleur  
De givre et sa chimère pâle  
Sur le bleu vitrail de mon cœur.

1887.

## LA FIANCÉE DE L'OMBRE

Quelle est, en ce manoir des songes,  
Aux fenêtres à peine ouvertes,  
Quelle est, au loin des plaines vertes  
Et de l'horizon des mensonges,  
Quelle est, en ce manoir, la Dame  
Qui règne au trône des ténèbres !

Quels sont ces murs gris et funèbres  
Qui se regardent dans l'étang,  
Comme un coupable dans son âme ?  
Quelle est la maladive enfant,  
Quelle est la reine qui s'y traîne  
Et qui, depuis des ans, attend ?

Quelles sont ces âmes mystiques  
Qui, dans des salles monastiques,  
Sous des lampes orientales,  
D'un air indolent, alangui,  
Tissent des toiles pâles, pâles ?  
Et pour qui ?

1890.

## MAISON D'AMOUR

C'est dans la ville d'espérance,  
Endormie au fond des remords,  
Comme au fond d'un jardin d'automne,  
C'est dans l'oubli de la souffrance  
Et du passé qui me pardonne,  
Comme on est pardonné des morts;  
A l'ombre d'un peu de mystère,  
Et plus seule et plus solitaire  
Parmi sa grille à jamais close  
Pour ceux qui viennent de la terre :  
C'est la maison de toute chose,  
La mystique maison d'amour.  
Et parfois, quand se meurt le jour,  
De ses fenêtres demi-closes,

Des romances douces et graves  
Et si célestement suaves,  
Qu'on a peur de tant de langueur,  
Tombent parmi de pâles roses,  
Sur des souffrances incloses,  
Et l'on sait que c'est le bonheur  
De deux mains à jamais fidèles  
Aux promesses inoubliées,  
Deux âmes à jamais liées  
Par des caresses éternelles.

Il y a nombre de béguines,  
De pâles sœurs de charité,  
Qui viennent en chantant matines,  
Au manoir de mon cœur hanté.

Et leurs voix laissent sur les routes,  
Traîner de lentes litanies,  
Et leurs prières chantent toutes,  
De lamentables agonies.

Et la princesse de mon cœur,  
Aux longues paupières meurtries,  
Se meurt d'indicible langueur,  
Devant les pâles théories

Qui s'en viennent vers les fenêtres,  
Au souvenir déjà pâli  
D'anciennes chasses dont, peut-être,  
Ne sonnera plus l'hallali.

Puisque voilà, par les bruines,  
Par les neiges et dans le soir,  
Les sœurs grises et les béguines  
Qui se rapprochent du manoir.

## LES MAINS SUPRÊMES

O cette sœur de charité,  
Cet ange de fatalité  
Qui s'est introduite en silence,  
Dans la chambre où dort la souffrance.  
O cette impassibilité  
Qu'elle a déjà, comme les saintes  
Qui ne comprennent plus nos plaintes,  
C'est déjà la mort, dirait-on,  
Tant elle a de sérénité.  
Aussi, voyant entrer la sœur,  
Les sept filles de la maison  
Ont pleuré doucement de peur.  
Et la malade, dans son âme,  
S'est dit : voilà les mains de femme

Qui savent cet étrange ouvrage :  
Le secret d'embellir la mort  
Et d'effacer de son visage  
La peine du dernier effort.  
Voilà la sœur de charité  
Qui joint les mains, ferme les yeux,  
Dont les caresses font en sorte  
Qu'une pauvre petite morte  
Prenne un air calme, sérieux,  
Indifférent, d'éternité...

## VUE DE VILLE

Roucoulements très doux, très lents,  
Et plaintes de moutons bêlants,  
Et chants de coq et cris de poule,  
Et voix de peuple qui se saoule;

Au haut des toits des paons chantant  
Des pleurs d'enfants que l'on entend,  
Et cris de mère qui les gronde  
Là-bas, dans une cour immonde.

Voix de bêtes et voix de gens,  
Et de vendeurs et d'indigents,  
Et quelquefois d'une gouttière  
De l'eau qui tombe en la rivière;

Rivière où se mirent très peu  
Les maisons au toit rouge ou bleu,  
Et les fenêtres sont fleuries  
De fleurs malades et flétries.

Et des bruits du matin au soir  
De choses que l'on ne peut voir ;  
Et des appels de voix sonores  
Meurent dans les eaux incolores.

Dans les eaux sales, dans les eaux  
Tristes, stagnantes, sans échos,  
Où pleurent, — des maisons croulantes —  
Des eaux invisibles, très lentes.

Jamais de barques, des pontons  
Vermoulus, rivés aux maisons...  
C'est un quai de l'ancienne ville,  
Ayant cent ans, peut-être, mille.

## LA PLUIE DU SOIR

Il pleut si misérablement  
Sur ma barque et dans l'eau qui pleure!  
Il pleut des larmes sur la terre,  
Et puis c'est l'heure,  
Et c'est l'universel mystère,  
Et puis il pleut si tristement  
Sur ma barque et dans l'eau qui pleure!

Et voyez la voile grelotte  
Dans le vent qui geint et qui corne!  
Et j'ai vu passer la licorne  
Comme une espérance falote...  
Et toujours, oh ! ce vent qui corne!

Viens dans ma barque de misère!  
Nous voguerons sur l'eau qui pleure...  
Nous irons au lac de mystère  
Où s'entend la voix éperdue  
D'une princesse légendaire  
Qui pleure là, qui pleure  
La barque à tout jamais perdue  
    Au fond des eaux,  
    Dans les roseaux.

1892.

## TABLE

---

### LA CHANSON DU PAUVRE

<i>La nature dit au village</i> .....	9
NATIVITÉ.....	13
NOËL.....	15
TROIS ENFANTS.....	18
RONDE D'ENFANTS.....	20
LA HOLLANDE.....	23
LA CHANSON DU PÊCHEUR.....	26
LE MOULIN.....	31
LA STATUE BRISÉE.....	34
<i>Mes bons moutons</i> .....	36
LE PUIS.....	38
L'HÔPITAL.....	40
LE JOUEUR D'ORGUE.....	42
LES CLOCHES.....	45
LE POÈTE.....	47
LES SOUVENIRS.....	49

LA VIEILLE HORLOGE.....	51
LA MAISON.....	53
LA MORT.....	56
EX-VOTO.....	58
NOVEMBRE.....	60
LES AVEUGLES.....	62
CHANSON.....	64
SOIR DE LUNE.....	66
L'ENFANT PRODIGE.....	69
VOILA L'HIVER, VOILA LES PEINES.....	72
ÉCOUTEZ.....	74
PRENDS CETTE LAMPE.....	76
LEÇON.....	78
VILLAGE ENDORMI.....	80
LA MORT QUI PASSE.....	82
CHANSON D'OCTOBRE.....	84
LA MAISON DU PASSÉ..	86
PRIÈRE.....	90

#### MON CŒUR PLEURE D'AUTREFOIS

LES NOELS ÉTEINTS.....	95
ÉCHOS DE VALSES.....	97
LE PASSÉ QUI FILE.....	99
VERS L'OUBLI.....	101
RONDE DE VIEILLES.....	102
LES ROUETS.....	104
CELLE D'AUTREFOIS,..	106

---

OU S'EN VONT LES CHEMINS.....	108
DÉDICACE.....	110
LES PORTES CLOSES.....	112
HALLALI.....	114
LE ROUET DE VIE.....	116
MISÈRE.....	118
<i>La paix habitait ma maison.....</i>	119
CHANSON.....	121
SOIR INTENSE.....	123
MAISON DE MALHEUR.....	125
LES LÉGENDES.....	127
LES MAINS.....	130
MUSIQUE D'OMBRE.....	132
A MA CHÈRE MORTE.....	134
CRÉPUSCULE D'AMOUR.....	135
CELLES DE LA NUIT.....	137
<i>Par les soirs bleus et les nuits brunes.....</i>	139
AIR DE GUITARE.....	141
SOLITUDE.....	144
ECARTE DE MON CŒUR.....	146
COMMÉMORAISON.....	147
SOIR.....	149
LES SOUVENANCES.....	150
PRIÈRE.....	152
LA CHANSON DU FOU.....	154
LA DERNIÈRE VISITEUSE.....	156
NUIT D'ÉTÉ.....	158
LES VOIX LOINTAINES.....	159
LES ANGELUS.....	161

---

LA CHEVAUCHÉE.....	162
LAISSE MOURIR LES ROSES.....	164
LES CYGNES.....	166
VISION.....	168
SON AME.....	169
LES FABLES DE L'ÉCRAN.....	171
LOHENGRIN.....	173
FIANCÉE DE L'OMBRE.....	175
MAISON D'AMOUR.....	177
<i>Il y a nombre de béguines.....</i>	179
LES MAINS SUPRÊMES.....	181
VUE DE VILLE.....	183
LA PLUIE DU SOIR.....	185

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-cinq janvier mil neuf cent sept

PAR

**BLAIS & ROY**

**A POITIERS**

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**





